

A  
0  
0  
0  
7  
9  
7  
0  
6  
6  
8



JC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY











Paris 1782  
M<sup>lle</sup> de Raucourt

# HENRIETTE,

DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.



# HENRIETTE,

D R A M E,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE:

Par M<sup>lle</sup> DE RAUCOURT,  
Pensionnaire du Roi.

François Marie  
Antoinette  
Lauverette,

Représenté pour la première fois sur le  
Théâtre de la Comédie Française au  
Château des Tuileries, le Vendredi  
premier Mars 1782.

---

Dux, formina, facti.

*Eneid. L. 1. v. 368.*

---



A P A R I S,

Chez SAUGRAIN, Libraire de M<sup>gr</sup> le Comte  
d'Artois, quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THE  
STATE OF  
NEW YORK  
IN SENATE,  
January 15, 1902.  
REPORT  
OF THE  
COMMISSIONERS OF THE  
LAND OFFICE,  
IN ANSWER TO A  
RESOLUTION PASSED  
BY THE SENATE,  
MAY 10, 1899.  
ALBANY:  
J. B. LIPPINCOTT & COMPANY,  
PRINTERS,  
1902.

### CONTENTS

CHAPTER I  
GENERAL STATEMENT OF THE  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER II  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER III  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER IV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER V  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER VI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER VII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER VIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER IX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER X  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XIV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XVI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XVII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XVIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XIX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXIV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXVI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXVII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXVIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXIX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXIV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXVI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXVII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXVIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XXXIX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XL  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLIV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLV  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLVI  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLVII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLVIII  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER XLIX  
LANDS BELONGING TO THE STATE  
CHAPTER L  
LANDS BELONGING TO THE STATE

---

16  
2623  
B42  
H3

## AVIS DE L'ÉDITEUR.

**L**E but de tout Auteur Dramatique étant le succès de la représentation & celui qu'un Ouvrage bien écrit peut mériter à la lecture, M<sup>lle</sup> de Raucourt, auteur du Drame d'Henriette, a sacrifié à la représentation plusieurs morceaux pour presser la marche de son Ouvrage, qu'elle n'a pas cru propres à lui faire perdre l'indulgence du Public étant soumis à l'impression.

Pour faciliter au premier coup-d'œil la distinction de ce qui se dit au théâtre d'avec ce qu'on y passe, on a pensé que l'addition des guillemets en marge seroit un moyen insuffisant dans une Piece sur-tout où l'on répète plusieurs discours qui ont été tenus & où on lit différentes lettres, ce qui oblige de les y employer assez fréquemment ; c'est ce qui a déterminé à faire usage de deux caractères absolument dissimila-

## 6 AVIS DE L'ÉDITEUR.

bles, afin d'éviter toute confusion : ainsi le plus gros caractère offre aux yeux du Lecteur la Piece conforme à la représentation ; tandis que le petit caractère la lui fait voir telle que l'Auteur l'avoit d'abord composée. Dans les scenes où il y a eu des changemens considérables, les deux manieres dont elles ont été faites ou arrangées se suivent parallèlement & chacune dans le caractère qui lui est propre, mais séparées l'une de l'autre par un réglet, de sorte qu'on ne peut s'y méprendre ; enfin on n'a rien négligé pour assurer à l'impression de cet Ouvrage le même succès qu'il a obtenu aux représentations.



---

---

## AVANT-PROPOS.

**L**E foible & très foible Ouvrage que je soumetts au Public est, dans toute la force du terme, l'ouvrage d'une femme : plus de sensibilité que d'énergie, pas beaucoup d'ordre dans les idées, enfin le fruit de trois semaines de travail. Voilà ce que j'ai hasardé de mettre sur la scène : hasardé, c'est le mot, car je m'attendois absolument à la sévérité avec laquelle on m'a jugée; & l'activité de mes ennemis ne me laissoit point ignorer que s'il devoit exister des préventions elles me seroient défavorables : mais mon projet étoit, en cas que la cabale prévalût, de dire au Public : « Messieurs, j'ai voulu contribuer à vos plaisirs ; je me suis trompée sur les moyens de vous intéresser » & de vous plaire : plaignez-moi, & » daignez vous souvenir de la cause, si » l'effet ne vous est point agréable »

8 AVANT-PROPOS.

Ce discours respectueux n'eût pu sans doute lui déplaire, & il m'eût infiniment soulagée.

L'indulgence, j'ose même dire le courage de la partie la plus considérable du Public, m'a aidée à surmonter bien des dégoûts & des obstacles : c'est à cette partie du Public que je fais hommage de ma chétive production ; elle devient pour ainsi dire la sienne, puisque, sans sa bienveillance soutenue, elle eût été étouffée dès sa naissance. Elle a senti combien ma position étoit cruelle : Auteur, Actrice, Acteur tout-à-la fois, que de titres à l'indulgence ! mais aussi que d'armes je donnois à la haine & à l'envie ! l'envie, que l'on me pardonne ce mot, il ne m'est point dicté par l'amour-propre, mais par la malheureuse connoissance que j'ai des êtres qui composent la société : l'impuissance des uns, la paresse des autres, leur interdisent la carrière dans laquelle j'ai eu le courage d'entrer.

## AVANT-PROPOS. 9

sans espérer de la fournir. Ils ne peuvent pardonner d'avoir entrepris ce qu'ils ont ou dédaigné ou ce qu'ils n'ont osé entreprendre : ce qu'ils auroient trouvé au-dessous d'eux, ils l'ont trouvé tellement au-dessus de moi, qu'ils se sont empressés d'attribuer mon Ouvrage à des personnes dont les talents dramatiques sont connus & appréciés, & qui, ( probablement par un excès de politesse pour moi ) ont négligé de rendre leur désaveu authentique. Je ne puis les en remercier : il est aussi naturel de se défendre d'une imputation qui peut affaiblir notre gloire acquise, qu'il l'est de réclamer, de soutenir & de défendre ce qu'on a fait pour en acquérir.

Je déclare donc que ce qui m'a donné l'idée de ce Drame est un Ballet que j'ai vu en Allemagne il y a trois ans : il étoit de la composition du sieur Asselin, Maître de Ballets à la Cour de Cassel, qui, à son tour, l'avoit arrangé d'a-

près une histoire arrivée dans les environs de la même Ville à la maîtresse d'un Soldat. Je déclare en outre que je n'ai emprunté de ce Ballet que l'action de déserter par jalousie ; que la conduite de la Piece, l'intrigue, enfin les caracteres, sont absolument de mon imagination. On me dira peut-être qu'il n'y a pas de quoi se vanter : dans ce cas je m'en accuse ; mais j'ouvre le champ aux réclamations dont on me menace.

Il faut que j'instruise aussi mes Lecteurs, que j'avois totalement perdu de vue & la Piece que je voulois faire & le Ballet qui m'en avoit donné l'idée lorsque je fus témoin de la sévérité du Public pour *La Discipline Militaire du Nord*. Les dépenses excessives que la Comédie Françoisé avoit faites pour ce Drame, le desir d'être utile à ma Société, tout m'affermir dans la résolution de l'entreprendre, même sans espoir de réussir. Je commençai mon Drame à dix

heures du soir le 12 Novembre 1781, jour de la premiere représentation de la Discipline Militaire du Nord, & je le lus à MM. les Comédiens François le 7 Décembre suivant : c'est donc, comme je l'ai déjà dit, le fruit de trois semaines de travail. Point de prétention, de la bonne volonté, du desir de plaire, voilà mes titres à la bienveillance que j'aurois desiré d'obtenir.

Je suis cependant bien éloignée de me plaindre : le Public m'a marqué de l'empressement à défaut d'indulgence, les uns sont venus à ma Piece pour me confirmer leurs suffrages, d'autres pour rendre un juste hommage au zele & aux talens sublimes de MM. Brizard & Molé ; plusieurs choses ont été senties, beaucoup ont été applaudies, & moi, que de bien plus grands succès n'ont point éblouie, je jouis de ceux que j'ai été assez heureuse pour obtenir même contradictoirement : mais j'en jouis sans

127      AVANT-PROPOS.

m'en enivrer, & ce n'est pour moi qu'un engagement à les mériter par des efforts nouveaux & peut-être plus heureux.



---

---

## A C T E U R S .

LE GÉNÉRAL Kaifmer , Militaire , retiré dans  
sa terre à six lieues du camp. *M. Brizard.*

LA COMTESSE de Saltzberg ,  
sa fille , veuve d'un Officier dis-  
tingué. *Mlle Rauscourt.*

LE COMMANDEUR de Stelheim ,  
Colonel , propriétaire d'un  
Régiment d'Infanterie de son  
nom , & Commandeur de  
l'Ordre Teutonique. *M. Molé.*

LA BARONNE de Birthon , femme  
d'un Lieutenant-général , reti-  
rée dans sa terre aux environs  
de celle de la Comtesse & son  
amie. *Mlle Contat.*

M<sup>me</sup> DE RAINDORF , femme  
d'un Major & sœur du Com-  
mandeur. *Mlle Olivier.*

LINDAU } Officiers , amis du { *M. Fleuri.*  
VALTZ } Commandeur. { *M. Florence.*

LISBETH , femme-de-chambre  
de la Comtesse. *Mlle Fanier.*

MIKAIL , laquais de la Com-  
tesse. *M. Augé.*

14      **A C T E U R S.**

UNE VIVANDIERE.    *M<sup>lle</sup> Lachassaigne.*

UN SERGENT du Régiment

de Stelheim.                      *M. d'Azincourt.*

UN SOLDAT.                      *M. du Gazon.*

UN AUTRE SOLDAT.    *M. Broquin.*

UN OFFICIER.                      *M. Dorival.*

UN TAMBOUR.                      *M. Courville.*

DEUX CAVALIERS de Ma- } *M. Marfi.*  
réchauffée.                      { *M. Guiardelle.*

UN LAQUAIS.                      *M. Marchand.*

PLUSIEURS BAS-OFFICIERS, SOLDATS, VA-  
LETS, VIVANDIERS ET CAVALIERS de  
Maréchauffée.

*La Scène se passe d'abord à Kaismer, petit  
Bourg à six lieues du camp, & ensuite au  
camp.*

---

---

# HENRIETTE.

---

---

## ACTE PREMIER.

---

---

*Le théâtre représente le cabinet de toilette de la Comtesse dans l'intérieur du Château de Kaïmer ; la toilette est sur la droite, & sur la gauche sont une table à thé & plusieurs sièges.*

---

---

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

LA COMTESSE, LISBETH.

---

LA COMTESSE *est assise tenant un livre à sa main : elle regarde sa montre & dit à Lisbeth.*

IL est dix heures : sonnez, Lisbeth.

( *Lisbeth sonne.* )



---



---

 SCENE II.

LA COMTESSE, LISBETH,  
UN LAQUAIS.

---

LA COMTESSE *au Laquais qui entre.*

SACHEZ s'il fait jout chez Madame de Birthem ; dites-lui que je l'attends ici pour prendre le thé.

*( Le Laquais sort ).*

---



---

## SCENE III.

LA COMTESSE, LISBETH.

---

LA COMTESSE.

LISBETH, y a-t-il long temps que mon pere est forti ? Eroit-il seul ? Ne vous a-t-il point donné d'ordre qui me concernât ?

LISBETH.

Non, Madame ; il est forti il y a environ deux heures. Ils sont allés, M. le Commandeur

deur

deur de Stelheim & lui, tirer des lapins dans le parc. Je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir.

LA COMTESSE.

Quelle imprudence ! A peine encore convalescent : les matinées sont si fraîches ! Je ne fais • mais je suis menacée de quelque chose d'affligeant. Je vois tout en noir.

LISBETH.

Ah, Madame ! c'est que vous avez passé une mauvaise nuit. Je suis comme vous : quand j'ai mal dormi, je suis toute la journée dans l'inquiétude ; j'ai peur de casser quelque chose, ou d'avoir le malheur de vous fâcher contre moi. Mais il ne faut pas croire à toutes ces folies-là.

(Elle s'éloigne.)

LA COMTESSE.

Ah, Stelheim, tu ménages bien peu une vie que tu dois à mes tendres soins ! Que de larmes tu m'as coûtées, & qu'il m'en reste encore à répandre ! Mon ame est oppressée ; je souffre réellement.... Malheur à l'être sensible : s'il jouit de l'avenir, il est plus souvent encore affligé d'avance des maux qui n'existeroient pour d'autres que long-temps après.

B

L I S B E T H.

Madame s'habillera-t-elle avant dîner?

L A C O M T E S S E.

Oui, Mademoiselle.

L I S B E T H.

Quelle robe Madame mettra-t-elle?

L A C O M T E S S E.

Celle que vous voudrez ; cela m'est indifférent.

L I S B E T H.

Madame a-t-elle vu cette femme de chambre qui est arrivée hier au soir avec Madame la Baronne de Birlhem ? Oh ! qu'elle a l'air ridicule ! Pour six petites lieues qu'elles ont faites, pour venir de leur château au nôtre, elles se disoient fatiguées ! Elle a fait comme la Maîtresse : elle n'a pas voulu descendre pour souper, je lui ai pourtant fait bien des politesses.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est pas la route qui les a fatiguées, c'est le petit accident qui leur est arrivé en chemin. La peur est souvent pire que le mal. D'ailleurs la Baronne étoit bien aise de parler un instant avec moi des plaisirs & des peines qui nous étoient communs dans notre enfance. Elle en

a fait faire ses excuses à mon pere ; il les a reçues : tout est dans l'ordre.

L I S B E T H.

Oui , M. votre pere a paru n'être pas fâché : mais M. le Commandeur de Stelheim étoit tout triste : Son Excellence a eu beau lui dire : « Eh bien , mon ami , puisque ces Dames ne » veulent pas de nous , nous souperons tête à » tête , & je vous conterai quelques aventures » qui me sont arrivées à l'armée , il y a trente » ans ; nous nous amuserons , laissez faire ». Je crois qu'il lui a tenu parole , au moins pour les histoires : car Son Excellence rioit si fort & faisoit un tel bruit , que nous l'entendions de l'office : mais , si M. le Commandeur a ri , apparemment que c'étoit en dedans ; car je n'ai pas distingué sa voix.

L A C O M T E S S E.

M. de Stelheim n'est pas gai de son caractère , & puis la joie bruyante étonne plus qu'elle ne se communique. Tout ce qui m'inquiete c'est que mon pere ne l'ait engagé à faire quelque excès ; & sa fanté est encore si foible. ....

L I S B E T H.

Ah , Madame ! je l'ai rencontré comme il

B ij

montoit à son appartement : il m'a même priée de vous présenter son hommage, comme je crois l'avoir dit à Madame en la déshabillant ; &, à la tristesse près, il avoit l'air de se bien porter.

( Elle sort ).

## SCENE IV.

LA COMTESSE *seule.*

IL avoit l'air triste ! Je le crois. Le bonheur de voir sans cesse ce qu'on aime devient une si douce habitude ! Elle se contracte avec tant de facilité ! Mais qu'elle est dangereuse cette habitude , quand le bonheur ne doit pas durer !

## SCENE V.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

BON JOUR, ma chere Henriette. Comme tu es diligente ! A peine ai-je les yeux ouverts

que l'on m'apporte tes ordres. Il est vrai que j'étois un peu fatiguée, & que je me suis laissé appesantir.

LA COMTESSE.

Mon laquais vous auroit-il réveillée ? J'en ferois au désespoir.

LA BARONNE.

Non, je l'étois.... Que j'aime ton habitation ! Qu'elle est calme ! On y oublieroit aisément que l'on n'est qu'à six petites lieues des destructeurs de nos asyles & de notre repos.... La campagne va s'ouvrir ; on dit que, sous peu de jours, il y aura quelque grand mouvement dans l'armée. ~~A propos~~, mon frere nous a mandé du camp que vous aviez accordé l'hospitalité à la plus honnête, à la plus intéressante créature qui existe, un Commandeur de Stelheim. Son aventure est bien malheureuse ! Mais, ma chere Henriette, vous me paroissez triste ! N'auriez-vous pas autant de plaisir à me revoir, que j'en ai eu à me rendre à votre invitation ?

LA COMTESSE.

Sophie, vous m'offensez ! Je vous jure, par l'amitié qui nous unissoit dès l'enfance, que j'ai éprouvé, en vous serrant dans mes bras ;

B iij

la seule joie à laquelle mon ame puisse se livrer désormais, Mon caractere est bien changé ; la mort de mon époux , l'âge avancé de mon pere , la solitude où je suis prête à me trouver, tout m'effraie. Plaignez votre amie , Sophie ; elle souffre , & vous seule pouvez rendre quelque calme à son ame.

LA BARONNE.

Tu m'affliges ; ouvre-moi ton cœur. Je connois mon Henriette : elle n'est pas de ces femmes à qui un aveu doit coûter , parcequ'il les fait rougir : rien que d'honnête , de noble & de vraiment intéressant ne peut occuper le cœur de mon amie. Parle , mes larmes se mêleront aux tiennes , & peut-être parviendrai je à les essuyer.

LA COMTESSE.

L'intérêt que tu prends à moi , ma chere Sophie , te fait t'exagérer un peu ma situation. Je ne suis pas heureuse : mais dois je me plaindre , puisque mes maux sont mon ouvrage ? Je te dirai tout , mon ame a besoin de s'épancher. Eh , qui mieux que ma Sophie doit exciter ma confiance ? A peine avois-je la faculté de penser , que je me faisois un devoir de la laisser lire dans mon cœur. Il étoit calme alors :

la douce amitié, la tendresse filiale, les devoirs les plus saints & les plus chers l'occupoient sans le fatiguer. Sophie, un instant, un seul instant a renversé cet édifice de bonheur, que vingt ans de paix avoient élevé. Ecoute moi, & plains-moi. Privée d'une mère respectable qui perdit la vie en me la donnant, mon pere me mit au couvent dès que ma bouche put articuler ce nom si cher à mon cœur; c'est-là, ma Sophie, que douze années de ma vie se sont écoulées près de toi: mon pere venoit me voir aussi souvent que son état le lui permettoit. Appelé au commandement par ses vertus militaires, sujet d'un Roi altéré de gloire, il lui falloit oublier qu'il étoit pere, & se souvenir sans cesse qu'il étoit soldat. Peu de temps avant que je sortisse du couvent, immédiatement après que tes parents t'eurent appelée pour te marier, j'eus la douleur d'apprendre que ce vertueux Général avoit été fortement blessé dans une affaire, & que, ne pouvant plus monter à cheval, il étoit obligé de quitter le service, & de se retirer dans sa Terre (c'est celle que nous habitons). Dès que sa santé fut rétablie, il vint lui-même me confirmer cette dernière nouvelle; il me présenta

B iv

M. le Comte de Saltzberg , Capitaine dans son Régiment , & son meilleur ami. Le Comte étoit un de ces hommes plus francs que polis , esclave de ses devoirs ; il leur eût tout sacrifié , excepté l'amitié : sa figure étoit agréable , & son âge , quoique beaucoup plus avancé que le mien , n'étoit cependant pas un obstacle qui pût raisonnablement lui nuire , s'il avoit eu le projet de plaire. Mon pere me dit qu'il me le destinoit pour époux , s'il ne m'inspiroit pas de répugnance ; que sa fortune étoit au moins égale à la mienne , & qu'il consentoit à vivre près de lui. J'acceptai sans hésiter ; j'aimois mon pere ; la solitude commençoit à m'ennuyer depuis que tu ne la partageois plus avec moi ; j'allois avoir ma liberté ; j'allois jouir à chaque instant des tendres caresses de ce pere adoré ; tout concourut à me décider. Peu de jours après , on me fit sortir du couvent , & je liai pour jamais mon sort à celui d'un homme qui ne parvint à m'inspirer qu'une estime que je ne pus refuser à ses vertus & à sa conduite avec moi. J'étois cependant heureuse.... parceque j'étois indifférente , & que toutes mes facultés aimantes s'étoient réunies sur mon pere. Sa conservation , son bonheur , étoient mon unique

étude. Je perdis mon époux, après trois ans de mariage ; il fut tué dans une bataille où il s'étoit conduit de la manière la plus distinguée : je le regrettai sincèrement. Aucun gage n'avoit resserré nos liens : je pleurai dans le sein de mon pere ; il parvint à tarir mes larmes.

LA BARONNE.

Combien je gémissais alors, ma chere Henriette, de n'être pas à portée de t'offrir les consolations de l'amitié ! J'appris ce malheur en Saxe, où j'étois auprès de la mere de mon mari. J'ai passé les quatre plus belles années de ma jeunesse à essuyer les humeurs & les caprices de la plus insupportable des femmes. Elle n'est plus ; & sa mort, en me rendant aux lieux de ma naissance, m'a rapprochée de ma chere Henriette : mais elle souffre ; puis-je me livrer à la joie ! Parle, mon amie, achève de m'ouvrir ton cœur.

LA COMTESSE.

Je jouissois d'un calme profond. La premiere année de mon veuvage étoit passée, & je me livrois absolument aux plaisirs purs de l'agriculture, & aux soins intérieurs que je m'imposois moi même. Un jour que je revenois de la chasse, je trouvai tout le Château en

mouvement : j'en demandai la cause ; mon pere vint à moi & me dit : « Ma chere Henriette , j'espere que tu vas me remercier : je vais donner à ton ame une occasion de prendre l'effor. Le Commandeur de Stelheim , homme de la plus grande naissance , & dont les vertus & la bravoure me sont connues , a eu au camp une affaire malheureuse ; il est dangereusement blessé : on le conduisoit à la ville voisine pour y recevoir des secours : la perte de son sang & les douleurs excessives qu'il ressent l'ont mis hors d'état de poursuivre sa route. Ses gens vouloient l'établir dans une auberge de ce bourg ; je ne l'ai pas souffert. Je l'ai fait transporter ici , & j'espere que tu accorderas tes soins à un des hommes les plus estimables que je connoisse , & le plus intéressant par la cause même de son malheur » . . . . Mon pere me prit par la main , & me conduisit où étoit le Commandeur. Sophie ! je vous rendrois bien imparfaitement la révolution que j'éprouvai : ses blessures étoient ouvertes , son sang en sortoit à flots ; la mort étoit sur ses levres : ses yeux appesantis eurent à peine la force de se tourner vers nous ; les miens se rempli-

rent de larmes : je voulus m'avancer près de son lit , mes jambes se déroberent sous moi ; peu s'en fallut que je ne perdisse connoissance. J'attribuai cette foiblesse à la pitié que devoit m'inspirer son état : je revins à moi , & je lui prodiguai des soins que je ne croyois rendre qu'à l'humanité : on parvint à arrêter les accidens : un peu plus tranquille sur cet objet , je rentrai dans mon appartement.

---

S C E N E V I.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

---

LE GÉNÉRAL à la Baronne.

IL y a bien long-temps , Madame , que je desirois avoir l'honneur de faire connoissance avec la plus tendre amie de ma fille. Les circonstances m'ont mal servi : mais hier , sans la crainte de vous déplaire , mon impatience m'eût fait enfreindre vos ordres. Permettez-moi , Madame , de vous présenter M. le Com-

mandeur de Stelheim : c'est à un hafard malheureux que nous devons le plaisir de le posséder.

LE COMMANDEUR.

Je me suis plaint hier, Madame, du retard que vous nous avez prescrit; l'impatience est pardonnable quand elle est causée par le desir de vous faire sa cour. C'est cette impatience qui nous fait espérer d'obtenir grace pour la maniere peu décente dont nous nous présentons devant vous.

LA BARONNE.

C'est à moi à vous en demander; je vous ai privé de la Comtesse : mais, de bonne foi, la fatigue m'avoit rendue si maussade, qu'il falloit l'indulgence de l'amitié pour me supporter & puis un petit mouvement de coquetterie. On ne veut pas paroître devant les personnes à qui on desir de plaire, dans le désordre qu'entraîne nécessairement un voyage, & un voyage qui ne s'est pas passé sans événement.

LE GÉNÉRAL.

Effectivement, on m'a dit qu'il vous étoit arrivé un accident.

LA BARONNE.

Moins que rien : j'en ai été quitte pour la peur.

LE GÉNÉRAL à la Comtesse.

Mais, ma fille, est-ce que tu ne fais pas  
servir le thé?

LA COMTESSE.

J'attendois vos ordres, mon pere.

( Elle sonne ).

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMAND-  
DEUR, LE LAQUAIS.

LA COMTESSE au Laquais.

LE thé. ( Le Laquais sort ).

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMAND-  
DEUR.

LA COMTESSE au Général & au  
Commandeur.

Eh bien, Messieurs, avez-vous fait bonne  
chasse?

LE COMMANDEUR.

Oui, Madame ; & nous n'avions à y désirer que le bonheur de vous y voir.

LE GÉNÉRAL.

Oh, depuis quelque temps, elle n'est plus bonne à rien, mon Henriette ; autrefois elle avoit déclaré la guerre à tous les habitants de mon parc : elle montoit à cheval, elle franchissoit les plaines, c'étoit un vrai hussard. Le plus grand plaisir de ce pauvre Comte étoit de la faire ployer sous un gros mousqueton. Vous ne croiriez pas, mon ami, qu'elle faisoit l'exercice comme le soldat le plus adroit de mon Régiment. Vous n'avez rien vu de tout cela, vous. Depuis que vous êtes ici, il semble que sa santé se soit affoiblie à mesure que vous recouvriez la vôtre.



## SCENE IX.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMAN-  
DEUR, LE LAQUAIS, PLU-  
SIEURS VALETS.

LE COMMANDEUR *veut verser le thé que  
les domestiques viennent d'apporter ;  
mais le Général l'en empêche & dit :*

LE GÉNÉRAL *à la Baronne & à la Comtesse.*

AH, Mesdames , permettez-moi de vous  
servir.

*( Au Commandeur en lui versant ensuite ).*

Convenez , Stelheim , qu'hier à souper je  
vous ai fait de bonnes histoires : c'est dom-  
mage qu'on ne puisse pas les conter devant  
des femmes ! Je vous le dis franchement, Com-  
mandeur , vous ne me vaudrez jamais : à votre  
âge j'aurois été presque aussi fâché de voir un  
de mes camarades boire plus sec que moi que  
s'il se fût mieux présenté à l'ennemi Il faut  
des principes , mon ami.

*( Il se verse du thé & le boit ).*

LE COMMANDEUR.

Je vous assure, Monsieur, que je serois trop heureux de faire quelque chose qui vous plût.

LE LAQUAIS & les autres valets desservent la table à thé & sortent.

---

## SCENE X.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMAN-  
DEUR.

---

LE COMMANDEUR.

MAIS il y a plusieurs années, à un repas de corps, je me laissai entraîner par l'exemple, je bus au point de perdre la raison ; j'insultai le meilleur de mes amis : le lendemain que devins-je en apprenant les excès où je m'étois emporté ? j'avois voulu plonger mon épée dans son sein. Aucune excuse ne me coûta : je tombois à ses pieds ; il me tendit les bras & reçut de moi le serment de renoncer à ce breuvage dangereux qui m'avoit fait oublier, en un instant, ce que je devois à l'homme du monde qui m'aimoit

m'aimoit le plus & ce que je me devois à moi-même. Voilà, Monsieur, ce qui m'a donné le courage de résister au desir que j'ai de vous plaire.

LA COMTESSE *au Général.*

Ah, mon pere, pourriez-vous lui en faire un crime ?

LE GÉNÉRAL *au Commandeur.*

Brave jeune homme, je vous en estime davantage ; mais, moi, jamais le vin ne m'a fait perdre la raison. Morbleu, si je m'étois enivré, je crois que j'aurois été bien honteux le lendemain ! Je trouve que l'ivresse est l'état qui rapproche le plus l'homme des autres animaux : mais il faut avoir de la tête. J'avois pour camarade un des meilleurs convives de l'armée, le Major Raindorf. Le brave homme ! il buvoit sec, celui-là ; il aimoit la chasse, les belles, & son état par-dessus tout : nous avons représenté ensemble à des batailles bien chaudes & à des banquets bien joyeux. Je donnerois l'impossible pour avoir de ses nouvelles.

LE COMMANDEUR.

Je pourrois vous en donner, Monsieur ; j'ai l'honneur d'être son beau-frere : il a épousé une sœur à laquelle je suis tendrement attaché ;

elle est en Silésie , dans le sein de sa famille ; je lui ai écrit dès que ma santé me l'a permis & j'attends sa réponse. Il est possible que , malgré son âge , Monsieur de Raindorf rejoigne le camp au moment où l'armée se mettra en campagne : il aime la gloire comme son Roi.

LE GÉNÉRAL.

Il est bien heureux , mon ami , de pouvoir lui consacrer les derniers de ses jours ! je l'envie : mais , dites-moi donc , comment n'avez-vous pas de nouvelles ? il n'est pas possible qu'on reste encore long-temps dans l'inaction. Nous vous perdrons bientôt , Commandeur.

LA COMTESSE.

La saison n'est pas avancée , mon père. D'ailleurs Monsieur de Stelheim est à peine convalescent , on ne pourroit pas exiger de lui . . . .

LE COMMANDEUR.

Exiger , Madame ! ah , le plus grand chagrin que je puisse éprouver sans doute seroit d'abandonner des lieux que vos bontés & celles de Monsieur votre père m'ont rendus si chers : mais si l'on marchoit à l'ennemi . . . ma vie est à mon Roi ; combien le sacrifice

ACTE I.

35

lui en paroîtroit grand s'il favoit que vous avez daigné veiller à sa conservation !

---

SCENE XI.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR,  
LISBETH.

---

LISBETH.

IL vient d'arriver un Courier pour Monsieur le Commandeur. Il l'attend dans son appartement.

( Elle sort ).

---

SCENE XII.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

---

LE COMMANDEUR.

CES Dames me permettent-elles...? Ce sont sans doute des nouvelles de ma sœur.

C ij

HENRIETTE;

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur, puissent-elles être aussi heureuses que vous paroissez le desirer !

(*Le Commandeur sort.*)

## SCENE XIII.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE GÉNÉRAL.

LA BARONNE.

IL est parfaitement aimable, le Commandeur.

LE GÉNÉRAL.

Charmant, Madame. Je l'aime à la folie. Quel dommage qu'un si brave homme ait pris l'engagement de ne pas transmettre son nom !

LA BARONNE.

Mais, Monsieur, par quelle bizarrerie a-t-il desiré l'Ordre Teutonique ?

LE GÉNÉRAL.

Son peu de fortune, un grand nom qu'il falloit soutenir ; tout l'a nécessité à faire ce sacrifice. Sa Commanderie lui vaut trois mille ducats par an, & il n'en a pas cent de patri-

moine : c'est une grande différence. D'ailleurs il est d'un caractère froid. Je parierois que ce jeune homme n'a jamais été amoureux : tant mieux pour lui : moins de regrets, moins de folies.

L A B A R O N N E.

J'ai peine à concevoir qu'avec ce caractère froid il ait eu une affaire particulière. Il faut un motif majeur, ou une bien mauvaise tête, pour encourir les peines que la sage sévérité du Roi a imposées contre le duel.

L E G É N É R A L.

Son motif est estimable, Madame. Un Officier de son Régiment s'est permis les propos les plus légers contre une sœur qu'il aime tendrement, pouvoit-il les supporter ? Le calomniateur a payé de sa vie cette légèreté imprudente : le Commandeur a été obligé de se soustraire aux poursuites des loix : c'est ce qui m'a procuré le bonheur de le connoître, & je m'en applaudis. Ses amis ont obtenu sa grace : le Roi le plus sévère est aussi le plus juste ; il fait que le seul droit du plus fort doit être de défendre le plus foible. Et dans quel cas devons-nous venir au secours de votre sexe, si ce n'est dans celui où l'on attaque injustement

C 3

vosre réputation ? Je vous demande la permission d'aller m'habiller ; j'aurai le plaisir de vous faire ma cour à l'heure du dîner..... J'espère, Madame , que vous nous resterez quelques jours. Vous aimez mon Henriette. Et qui est-ce qui ne l'aimeroit pas ? Vous devez la trouver changée : on n'apperçoit plus de traces de cette tête ardente , de cette imagination exaltée qui me faisoit frémir dans sa jeunesse ; c'est sa tendresse pour moi qui a dompté son caractère : aussi lui dois-je mon bonheur.

( *A la Comtesse* ).

Baise-moi , mon Henriette.

( *Il la regarde tendrement , l'embrasse , salue la Baronne , & sort* ).



## SCENE XIV.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

COMBIEN je desirois qu'on nous laissât libres ! Ils nous ont interrompus bien mal à propos ! Revenons à toi , ma chere Henriette.

LA COMTESSE.

Tu l'as vu , Sophie , la cause de tous mes maux : ce Stelheim qui ne doit la vie qu'à mes

## SCENE XIV.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

COMBIEN je desirois qu'on nous laissât libres ! ils nous ont interrompus bien mal à propos ! aussi n'ai-je pas dit un mot de peur de prolonger la conversation. Revenons à toi , ma chere Henriette. Tu me disois qu'après avoir quitté le Commandeur. . . .

LA COMTESSE.

La nuit qui suivit cette cruelle soirée fut affreuse , elle me sembloit éternelle. Le jour parut enfin , je ne pus résister à mon inquiétude & à mon impatience ,

C 4

tendres soins : les bienfaits que l'on dispense sont un lien plus fort que ceux que l'on reçoit. Ah, mon amie, je rougis de ce que mon cœur te confie ! Plains ton Henriette, & ne l'accable pas de reproches.

LA BARONNE.

Des reproches ! eh puis-je t'en faire ? Dépend-il de toi de se soustraire à l'empire invincible des passions ? Henriette, je souffre de tes maux : mais je crois que tu te les exagères.

je volai vers Stelheim ; tout ce qui l'entouroit me parut consterné, je compris trop qu'il étoit dans le plus grand danger, je n'osois interroger personne, il me sembloit que c'étoit mon arrêt que j'allois entendre. Je m'approchai, il étoit sans connoissance, le froid de la mort avoit glacé son sang. Ah, Sophie ! il faut avoir mon cœur, il faut aimer pour la première fois, il faut voir l'objet de son idolâtrie prêt à cesser d'être, pour concevoir ce que je ressentis. Il reprit enfin ses sens, ses yeux se rouvrirent, ils se fixèrent sur les miens : je cessai de le voir, je me troublai : mais, mon amie, ce fut la première impression douce qui parvint jusqu'à mon cœur. Depuis cet instant, il ne me fut plus possible de l'abandonner jusqu'à ce qu'il fut absolument hors de danger. Un peu plus calme sur cet objet, je voulus réfléchir sur ma position, & je frémis. Soit qu'une ame où les pas-

Si Stelheim partage ton amour , quelle est donc la cause de ta douleur ?

LA COMTESSE.

Je le vois , Sophie , tu es bien loin encore de sentir toute l'étendue de mes peines. Stelheim m'aime , sans doute ; il ne m'est pas per-

---

sions sont plus lentes à se déployer les éprouve avec plus de violence , soit que quand la pitié se joint à l'amour il établisse mieux son empire : mais , ma Sophie , jamais , non jamais on n'aima avec tant de fureur. Stelheim est à moi : ce que j'ai fait , la vie qu'il doit à mes soins , tout m'attache à lui. Les bienfaits que l'on dispense sont un lien plus fort que ceux que l'on reçoit. Ah , mon amie , je rougis de tout ce que mon cœur te confie ; plains ton Henriette & ne l'accable pas de reproches.

LA BARONNE.

Des reproches ! eh puis-je t'en faire ? Dépend-il de toi de se soustraire à l'empire invincible des passions ? Henriette , je souffre de tes maux : mais je crois que tu te les exagères. Si Stelheim partage ton amour , quelle est donc la cause de ta douleur ?

LA COMTESSE.

Je le vois , Sophie , tu es bien loin encore de sentir toute l'étendue de mon malheur. Stelheim m'aime sans doute , il ne m'est pas permis d'en douter , quoiqu'il ne m'en ait jamais fait l'aveu. L'ordre que la médiocrité de sa fortune l'a forcé de prendre lui inter-

mis d'en douter, quoiqu'il ne m'en ait jamais fait l'aveu. L'ordre que la médiocrité de sa fortune l'a forcé de prendre, lui interdit tout espoir d'être mon époux. Mais la raison a perdu tous ses droits sur moi; soit qu'une ame où les passions sont plus lentes à se déployer les éprouve avec plus de violence; soit que quand la pitié se joint à l'amour, il établisse mieux son empire: mais, ma Sophie, jamais, non jamais on n'aima avec tant de fureur. Stelheim est à moi; ce que j'ai fait, la vie qu'il doit à mes soins, tout m'attache à lui. Que devenir, ma Sophie? Daigne guider ta malheureuse amie.

---

dit tout espoir d'être mon époux. Il est cependant des exemples qu'en y renonçant on ait été relevé de ses vœux par l'autorité du Roi: mais il perdrait avec cet ordre un revenu considérable & dont il a besoin pour soutenir son nom; d'ailleurs mon pere consentiroit-il à me donner à un homme absolument dépourvu de bien? Il a dû se taire, Sophie: mais mon cœur a deviné le sien; un être sensible ne peut se méprendre aux expressions de la reconnoissance quand c'est l'amour qui les dicte. Je te le répète, je suis sûre d'être aimée: mais cette certitude est un malheur de plus. Un sentiment qui n'est pas partagé nous fait bientôt rougir, & l'amour-propre nous prête des armes con-

## LA BARONNE.

Je ne puis que te plaindre & tâcher de te consoler. Quels conseils pourrois-je te donner ? Il n'en est point qui puissent changer ta position : ton amant est dans l'impossibilité de devenir ton époux , & cependant tu ne peux vivre sans lui. Henriette, élève ton ame ; mets-toi au-dessus du malheur. Stelheim ne connoît pas ta passion ; étouffe-la dans ton sein. Tu ne peux pas te dissimuler que même le charme que tu éprouves à le voir va t'être ravi : on peut le rappeler d'un moment à l'autre, &c....

## LA COMTESSE.

Ah, cruelle amie ! tu me déchires le cœur. N'ai-je donc pas assez de ce que je souffre, sans rapprocher l'époque de mon désespoir ? Je le sens , Sophie , il faudra renoncer à la vie , s'il faut renoncer à voir Stelheim. C'est un bonheur bien pur & qui ne me laisse aucun remords , ne me l'envie pas ; j'ai accoutumé mon cœur à s'en contenter , mais en lui laissant espérer d'en jouir toujours.

---

tre l'amour. Que devenir, ma Sophie ? daigne guider ta malheureuse amie.

## SCENE XV.

LA COMTESSE, LA BARONNE,  
LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS *remettant une lettre  
à la Comtesse.*

DE la part de M. le Commandeur de Stel-  
heim.

(*Il sort.*)

## SCENE XVI.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA COMTESSE.

DE Stelheim!

(*Elle décachete la lettre en tremblant, la lit  
avec précipitation, & se jette dans les bras  
de la Baronne.*)

Ah, Sophie! c'en est donc fait!

LA BARONNE.

Qu'est-il arrivé? Tu me glaces d'effroi.

## LA COMTESSE.

Ecoutez, Sophie, & jugez si mon malheur est au comble.

(*Elle lit*).

Madame, la lettre que je viens de recevoir est de mon Lieutenant-Colonel; il m'annonce que l'armée va se mettre en marche, & qu'elle espere rencontrer l'ennemi sous peu de jours: c'est m'ordonner de rejoindre; l'honneur m'en impose la loi. Ce n'est qu'au moment où je vous quitte, peut-être pour jamais, que j'ose révéler un secret que je renfermois dans mon sein. Je vous aime, Madame; mais l'amour le plus tendre est aussi le plus pur. Vos vertus, vos bontés pour moi ont plus enflammé mon ame que vos charmes n'ont ébloui mes yeux. Je vous rends un culte & non un hommage, divine Henriette. Recevez sans colere l'aveu d'un sentiment, peut-être digne de son objet; par sa force & son désintéressement. Je fais trop qu'il ne m'est pas permis d'espérer; que tout nous sépare: mais je ne veux qu'aimer, & mourir digne de ce que j'aime. Je déchire mon cœur en me séparant de vous: j'ai craint ma foiblesse, mon désespoir. En vous voyant,

» aurois-je pu en modérer l'excès ? Votre  
 » pere, votre amie, tout ce qui vous entoure  
 » en auroit deviné la cause, & je vous aurois  
 » compromise. Eh qui fait s'il m'eût été possi-  
 » ble de vous fuir après vous avoir vue ? Hen-  
 » riette, n'accablez pas de votre haine un  
 » malheureux dont le crime est involontaire ;  
 » daignez le plaindre quelquefois, & dites,  
 » lorsque vous apprendrez sa mort : il a versé  
 » son sang pour sa patrie ; mais le dernier de  
 » ses soupirs a été un regret de n'avoir pu me  
 » plaire & me mériter. Adieu, Madame, je sens  
 » que la force m'abandonne, & j'espere être bientôt  
 » délivré d'une vie qui m'est odieuse. Adieu, je pars,  
 » & pour jamais. STELHEIM ».

*(La Comtesse tombe dans son fauteuil, & ne  
 peut plus articuler un seul mot ; elle se couvre  
 le visage avec son mouchoir).*

LA BARONNE.

Henriette, revenez à vous ; écoutez votre  
 amie : elle mêle ses larmes aux vôtres. Voici le  
 moment de montrer cette fermeté d'ame, ce  
 courage qui fait tout supporter.

LA COMTESSE.

Du courage, & Stelheim m'abandonne !...  
 Je ne le verrai plus, Sophie ! Il croit que je le

hais : il va prodiguer une vie à laquelle la mienne est attachée. Le désespoir le précipitera au-devant du danger ; & qui fait si la fatigue & le chagrin ne préviendront pas d'autres périls. Ses blessures peuvent se rouvrir ; je le vois couvert de son sang. Sophie, je vole à son secours : rien ne peut m'arrêter. Stelheim, tu vas me voir attachée à tes pas ; la mort seule pourra nous séparer. En vain, cruelle amie, tu voudrois entreprendre de changer ma résolution ; je le suivrai, je le défendrai contre tous les périls.

L A B A R O N N E.

Tu me fais frémir, Henriette. Ecoute la voix de l'amitié, celle de l'honneur. Que vas-tu faire ? enfoncer le poignard dans le sein de ton pere, déshonorer ta famille, te dégrader aux yeux mêmes de l'être à qui tu veux tout sacrifier. Quelle sera ta destinée ? on verra la Comtesse de Saltzberg, la fille du Général de Kaïfmer, esclave d'une malheureuse passion & traînée à la suite d'un homme qui ne peut être son époux ! elle deviendrait la fable du camp, l'objet du mépris public ! Je ne dois rien te dissimuler, ce Stelheim, qui t'adore, seroit le premier à te mépriser & à te reprocher

ta foiblesse. Tels sont tous les hommes, ils cherchent à nous séduire, ils y parviennent, l'amour nous entraîne bien plus loin qu'eux. Il est mille exemples qu'une femme ait tout sacrifié à son amant : en est-il un qui s'en soit rendu digne par d'autres sacrifices ou au moins par une éternelle reconnoissance ? Ils nous méprisent, ils nous demandent compte de l'opinion publique que nous n'avons dédaignée que pour eux. Henriette, ouvre les yeux, & frémis de ton égarement.

*LA COMTESSE, pendant le discours de son amie, paroît plongée dans une rêverie douloureuse ; ensuite elle se leve, se promene à grands pas sans pouvoir lui parler, & se rapproche enfin d'elle d'un air un peu moins agité.*

*LA BARONNE la suit des yeux durant cette scene muette.*

LA COMTESSE.

Sophie, vous m'avez éclairée sur les suites d'un éclat, je l'éviterai : mais, mon amie, sauvez-moi de mon désespoir. Comment cacher à mon pere le chagrin que me cause ce départ

départ précipité ? Il me devinera , Sophie , & ; pour la première fois , ses yeux me verront rougir de honte & de douleur. Arrachez-moi d'ici , tout m'y retrace un objet trop cher à mon cœur. Venez dire à mon père qu'une lettre de votre époux vous rappelle à l'instant près de lui , que vous ne pouvez vous résoudre à vous séparer sitôt de moi , & que vous lui demandez de me permettre de vous suivre & de passer quelques jours auprès de vous. Le temps , les tendres consolations de l'amitié , parviendront sans doute à me calmer : mais je ne puis me résoudre à paroître devant lui dans l'état douloureux où je suis. Je vous attendrai à la porte du Parc. Venez , Sophie ; ayez pitié de votre malheureuse amie.

LA BARONNE.

Je consens à ce que tu exiges de moi. J'aime mieux te consoler d'être la plus faible des femmes , que d'avoir à rougir pour toi des suites funestes d'une conduite inexcusable.

LA COMTESSE.

Ah , Sophie , vous n'avez jamais aimé !  
Mais fuyons , je vous en conjure. Chaque

D

50 HENRIETTE, ACTE I.

instant qui s'écoule augmente mon supplice  
& mon désespoir.

*(Elles sortent).*

*Fin du premier Acte.*



ACTE SECOND.

---

*Le théâtre change & représente le camp. Sur la gauche , au bord de la scène , est la tente du Commandeur , à droite est le piquet , auprès duquel est un Factionnaire. On voit dans le fond plusieurs Soldats & Bas-Officiers qui boivent sous leurs tentes & d'autres qui jouent assis à terre : un Tambour se reposant sur sa caisse s'amuse à les regarder.*

---

---

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MIKAIL, tous deux en habit de cheval & en bottes. UN SERGENT, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS, UN TAMBOUR.

---

MIKAIL.

MADAME me permet-elle de lui demander ce que signifie tout ceci ? Nous sommes

D ij

venus comme si le Diable nous avoit portés ; & pourquoi faire ? Je suppose que c'étoit la curiosité de voir un camp : mais, moi, qui ai passé vingt ans à les habiter , je vous avertis qu'il n'y fait pas bon pour nous. Si l'on vous connoissoit pour une femme , on croiroit que nous venons ici. .... Enfin je n'ose pas dire à Madame ce qui nous en arriveroit. Croyez-moi, retournons chez Monsieur votre pere, à présent que votre curiosité doit être satisfaite.

LA COMTESSE.

Qui voulez-vous qui nous reconnoisse ? Vous voyez que nous avons traversé le camp sans que personne fît attention à nous. Mikail , je veux voir une bataille. On dit que l'armée doit rencontrer l'ennemi sous peu de jours : nous reviendrons après que nous aurons vu le combat.

MIKAIL.

Nous reviendrons ! permettez-moi de vous dire qu'il y a bien des choses plus sûres que ça. Nous reviendrons, si nous ne sommes pas caressés par quelques boulets ou par quelques balles de fusil.

LA COMTESSE.

Ah, je vois ce que c'est ! vous avez peur.

## ACTE II.

32

MIKAIL.

Moi, peur ! Madame, demandez à Monsieur votre pere si je suis un poltron. J'ai servi pendant vingt ans sous ses ordres, & nous avons vu souvent l'ennemi : car c'étoient toujours les entreprises les plus périlleuses qui étoient confiées à mon brave général. J'ai même eu le bonheur de recevoir un coup de feu qui lui étoit adressé, c'est alors qu'il m'attacha plus particulièrement à lui : mais, encore une fois, Madame, renoncez à votre projet. Nous ne pouvons rester plus longtemps au camp sans que l'on nous y remarque : je conviens qu'il seroit difficile que l'on vous reconnût pour une femme ; mais, si l'on nous prenoit pour des espions, nous serions bien dans un autre embarras !

LA COMTESSE.

Non, Mikail ; je suis absolument décidée à rester ici : mais ton observation est juste ; nous pourrions être suspects. Sais-tu ce qu'il faut faire ?

MIKAIL.

Ordonnez, Madame ; vous savez si je suis à vos ordres.

LA COMTESSE.

Je n'en ai jamais douté, mon ami ; c'est ce

D iij

qui m'a décidée à te choisir entre tous mes gens. Comme tu as été soldat, rien ne te fera plus facile que ce que je vais te proposer. Engageons-nous tous deux. Tu diras que nous sommes déserteurs de quelque Régiment des Alliés ; que la dureté avec laquelle on nous traitoit nous a forcés à prendre notre parti. Une fois sous l'uniforme, qui veux-tu qui nous reconnoisse ou qui nous devine ici ?

M I K A I L.

Mais, Madame, pourrez-vous tenir à la fatigue, à la vie laborieuse & frugale où nous sommes forcés, nous autres soldats ? Votre santé s'altérera ; & comment oserai-je, après cela, paroître aux yeux de Monsieur votre pere ? il m'accablera de reproches pour m'être prêté à une fantaisie qui n'est vraiment pas raisonnable. Pardon, Madame, si ma liberté vous déplaît : mais si vous saviez que je mourrois de chagrin s'il vous arrivoit quelque chose... Ayez pitié de votre vieux serviteur.

L A C O M T E S S E.

Je ne vous veux pas de mal de votre résistance, Mikail ; mais rien ne peut me faire changer de résolution. Vous êtes le maître de me laisser seule au milieu des périls que vous

prévoyez, je ne vous force point à les partager. Allez, retournez chez mon pere : j'exige seulement de vous que vous ne lui disiez rien de ce que je vous confie. Il me croit chez Madame de Birlhem, laissez-le dans l'erreur, je vous l'ordonne, & votre obéissance à cet égard est la plus grande preuve d'attachement que vous puissiez me donner.

M I K A I L.

Moi, vous quitter, Madame ! vous laisser seule exposée à tant de dangers ! non certainement. Si j'ai osé me permettre quelques représentations, c'étoit pour vous que je tremblois. Vous persévérez dans votre projet : je ne vous quitte qu'à la mort.

L A C O M T E S S E.

Ecoute, Mikail : as-tu pu penser que j'eusse le projet d'abandonner mon pere ? Ah, si je ne le savois pas dans la plus parfaite sécurité, j'aurois renoncé à tout, plutôt que de lui causer une légère inquiétude. Peu de jours me suffiront pour voir ce qui m'attire ici. Oui, mon ami, je retournerai bientôt auprès de ton maître ; j'y retournerai plus calme & plus tranquille : en me parlant de lui tu ne ferois que m'affliger. Mikail, je suis entraînée.

D iv.

M I K A I L.

Eh bien , Madame, ordonnez : que faut-il que je fasse ?

L A C O M T E S S E.

Approche-toi de ces Bas-Officiers qui boivent près d'ici, propose-leur de nous engager : tu diras que je suis ton neveu & que j'ai été ton compagnon de désertion. Sois bien sur tes gardes, & souviens-toi que je ne suis plus que ton camarade.

M I K A I L.

Allons, camarade, à la garde de Dieu.

L A C O M T E S S E.

Ecoute, Mikail : si par hasard tu étois rencontré ou reconnu par Monsieur de Stelheim, dis-lui que tu m'as quittée pour entrer au service, & garde sur ta tête de lui laisser soupçonner que je suis au camp.

M I K A I L.

Cela suffit.

( Il s'approche du piquet & va saluer plusieurs Bas-Officiers de différents Régiments & vêtus de divers uniformes, qui sont à boire ensemble ).

L A C O M T E S S E à part en s'approchant de la tente du Commandeur.

Je vais donc le revoir encore ! Si mes soins deviennent nécessaires à sa santé , je pourrai les lui prodiguer : mais ce n'est que dans ce cas que je me ferai connoître , & qu'il apprendra ce que je sacrifie à l'ombre seule de son danger. Stelheim , j'ai perdu pour toi le bonheur & le repos : mais n'espere pas que je t'immole ma gloire.

M I K A I L à un *Sergent*.

Bon jour , camarade.

L E S E R G E N T.

Camarade ! je ne le fuis que des gens avec qui j'ai bu. Si vous voulez nous payer bouteille , c'est la meilleure maniere de faire connoissance.

M I K A I L.

Très volontiers. A qui faut-il s'adresser pour faire venir du vin ?

U N T A M B O U R.

Attendez , je m'en vais vous faire cette galanterie-là.

( *Il se leve* ).

De faire venir , s'entend : car pour ce qui est de payer , ça ne me regarde pas ; c'est bon pour de jolis garçons comme vous.

( *Il sort* ).

---

---

**SCENE II.**

**LA COMTESSE, MIKAIL, LE  
SERGENT, PLUSIEURS BAS-  
OFFICIERS ET SOLDATS.**

---

**LE SERGENT à Mikail.**

**M**AIS il me semble que j'ai vu votre visage dans quelque endroit : c'est sûrement à l'armée ou au cabaret ; car on ne me rencontre que là.

**MIKAIL.**

Peut-être dans tous les deux. J'ai servi quinze ans dans le Régiment du Colonel Kaifmer : il fut fait Général & se retira peu de temps après ; c'est alors que je quittai. Je ne voulus pas servir sous le nouveau Colonel, je passai chez les Alliés, où moi & ce jeune gaillard-là, qui est mon neveu, nous avons servi deux ans seulement : mais, ma foi, le soldat y est traité avec tant de dureté, que nous avons déserté de compagnie.

**LE SERGENT,**

C'est bien fait. Quelle différence ! nous autres

Prussiens, en temps de guerre, nos soldats sont traités comme des Officiers : mais en revanche en temps de paix à peine les Officiers le sont-ils comme les soldats.

---

## SCENE III.

LA COMTESSE, MIKAIL, LE SERGENT, LE TAMBOUR, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS, UNE VIVANDIERE ET SES CAMARADES *qui apportent une table, des sieges, du vin & des verres.*

---

LE TAMBOUR à Mikail:

TENEZ, luron, v'là votre affaire.

LE SERGENT à la Vivandiere.

Eh ! c'est Madame Brand'vin elle-même ! Bon jour, Reine de mon cœur ; nous apportez-vous du bon ? là, je dis, quelque chose qui flatte le gosier ? v'là des étrangers qui nous régalent, & à qui faut en donner pour leur argent.

LA VIVANDIERE.

Je vous assure, Monsieur l'Officier, que c'est ce qu'y a de mieux.

( *Montrant la Comtesse* ).

J'vas le faire goûter à ce jeune Gentilhomme-là. Il est pardi beau comme un soleil. Est-ce qu'il compte rester-là comme un faînéant : Faut servir not' grand Roi, jeune homme ; ils me difont tous, tant que la journée dure, qu'y n'y a que ce parti-là à prendre pour vivre avec gloire & pour faire envier sa mort.

( *Lui présentant un verre plein* ).

Allons, buvez-moi ça.

LA COMTESSE.

Je vous remercie, Madame.

LA VIVANDIERE.

Madame ! ah comme y vous est poli !

LE SERGENT.

Ah, j'vous le dégourdirais s'il étoit des nôtres.

LA VIVANDIERE.

Que n'arrangez-vous ça, M. le Sergent ?

LE SERGENT.

Je ne demande pas mieux.

( *A la Comtesse* ).

Tenez, sans faire tort à mes camarades,

vous ne pouvez pas choisir un Régiment qui ait une plus belle réputation dans l'armée & que l'ennemi connoisse mieux. Notre brave Colonel, Monsieur de Stelheim, nous a si souvent présentés à lui & d'une si bonne maniere....!

LA COMTESSE.

Vous êtes du Régiment de Stelheim ?

LE SERGENT.

Oui, jeune homme ; je suis un de ses enfants : car il est le pere de ses soldats & l'ami de tous ses supérieurs.

LA COMTESSE.

Allons, camarade, je suis des vôtres.

( Elle prend le chapeau du Sergent & attache sa cocarde au sien ).

LE SERGENT *criant*

Vive le Roi & le Colonel Stelheim !

( Ils boivent ).

M I K A I L.

Morbleu ! je suis tenté de faire comme mon neveu.

( Au Sergent ).

Allons, camarade, avez-vous là des engagements tout prêts ?

LE SERGENT.

Certainement.

( *Il tire une écritoire de sa poche & dit à la Comtesse* ) :

Quel nom de guerre voulez-vous prendre ?

LA COMTESSE.

Sans regret.

LE SERGENT *après avoir écrit.*

Voilà que c'est fait.

( *A Mikail* ).

Et vous, quel nom faut-il coucher sur votre engagement ?

M I K A I L.

Par obéissance.

LE SERGENT.

Que Diable ! ce n'est pas un nom que ça !

M I K A I L.

Eh bien, Va de bon Cœur ; si vous l'aimez mieux.

LE SERGENT *après avoir encore écrit.*

Voilà qui est baclé.

( *A la Comtesse & à Mikail* ).

Il faut que je vous donne de l'argent à présent.

LA COMTESSE.

Gardez-le, camarade ; ce sera pour boire ensemble à la santé de notre Colonel.

LA VIVANDIERE.

Çà s'appelle parler çà. Je m'en vais vous

chercher de quoi boire tout cet argent-là.

LE TAMBOUR.

Sans adieu, mes amours : mais attendez donc que je vous donne le bras.

LA VIVANDIERE.

C'est plutôt moi qui vous le donnerois ; car vous êtes rond comme votre tambour : vous avez plus l'air de rouler que de marcher. Allons, venez, bon sujet.  
( Elle fait emporter la table, les sieges, la pinte & les verres, & sort avec le Tambour ).

---

SCENE IV.

LA COMTESSE, MIKAIL, LE  
SERGENT, PLUSIEURS BAS-  
OFFICIERS ET SOLDATS.

---

LE SERGENT à la Comtesse & à Mikail.

ALLONS, mes camarades, je m'en vais vous présenter au Capitaine & l'on vous fera donner des uniformes.

LA COMTESSE.

Nous vous suivons. ( Bas à Mikail ). Observe-toi, je t'en conjure, & tremble de me découvrir.

( Elle sort avec le Sergent & Mikail ).

---

SCENE V.  
PLUSIEURS BAS-OFFICIERS  
ET SOLDATS.

---

UN SOLDAT *jouant avec un autre.*

IL a fait là une bonne journée : le jeune homme est joli garçon. J'ai perdu, faut boire.

*(Ils sortent tous , excepté la Sentinelle du piquet , qui continue sa faction ).*

---

SCENE VI.  
LE COMMANDEUR, LINDAU;  
VALTZ, LA SENTINELLE.

---

VALTZ *au Commandeur.*

JE ne faurois vous dire , mon cher Stelheim ; combien j'ai de joie de vous revoir. Vous nous avez vivement inquiétés. Pourquoi nous avoir laissés si long-temps sans nous donner de vos nouvelles ?

LE COMMANDEUR.

Mes amis ; ne m'accusez pas sans m'entendre : mes blessures étoient plus dangereuses qu'on

qu'on ne le croyoit d'abord. Je suis resté plus d'un mois sans que l'on pût se permettre d'espérance : ma convalescence a été longue & pénible. Quand ma santé s'est raffermie , je voulois de jour en jour retourner au camp , &c....

## LINDAU.

Fort bien ; à t'entendre , nous aurions tort de nous plaindre : mais dis-moi , je t'en prie , comment ton temps s'est écoulé chez cet éternel M. de Kaifmer. Il faut qu'il ait un siècle , cet homme-là. Je crois qu'il étoit Général long-temps avant même que j'existasse. On dit que c'est un brave homme : mais , parbleu , il doit être ennuyeux à en expirer. Conte-moi donc tout cela. Pour moi , je ne te dirai rien de nouveau. Nous avons assommé le temps à coups de cornets & de verres. Jouer & boire , boire & jouer , voilà notre vie. Mais je suis dans l'enchantement de te revoir , mon ami. Parle-moi donc , je suis impatient d'avoir une relation de ton petit voyage.

## LE COMMANDEUR.

Vous êtes toujours le même , Lindau ; aussi fou , aussi aimable qu'avant mon départ. Je n'ai rien d'intéressant à vous raconter. Un homme respectable par ses vertus sociales &

E

militaires a bien voulu m'accorder l'hospitalité ; j'arrive pénétré.... de reconnoissance , & je rapporte dans mon cœur le souvenir le plus ineffaçable de ses bontés & de ses soins : vous voyez que la relation n'est pas fort étendue.

L I N D A U.

A propos , j'ai pensé avoir une affaire avec Stockausen ; la retraite d'un des Capitaines du second bataillon du Prince a laissé la place vacante ; elle m'appartenoit à toutes sortes de titres : il a si bien fait sa cour , qu'il a obtenu la préférence. Morbleu , si mes amis ne m'eussent retenu , il auroit payé cher sa faveur !

L E C O M M A N D E U R.

Je suis fâché que l'on vous ait fait un passe-droit , comme vous le dites : mais mon ami Stockausen est , comme vous , un brave Officier ; il a donné à son Prince des preuves d'un attachement particulier , cela méritoit quelque préférence. Je plaindrois ceux qui commandent si on leur ôtoit le droit de récompenser. Je suis sûr que son Altesse Royale a eu du regret de ne pouvoit vous contenter tous deux. Je ne me rappelle plus quel étoit le Souverain qui s'affligeoit d'avance quand une place im-

portante venoit à vaquer. « Ils font vingt ,  
 » disoit-il , qui s'en croient dignes & qui la  
 » sollicitent ; je ne puis faire qu'un heureux ,  
 » & je vais faire dix-neuf mécontents ». Gar-  
 dons-nous , mon ami , de nous livrer à la ja-  
 lousie. C'est une passion avilissante : elle flétrit  
 bientôt notre ame , & la rend incapable des  
 grandes choses. La jalousie méconnoît l'amitié ,  
 & souvent même la nature ; elle les outrage ,  
 & finit par nous rendre odieux tous ceux qui  
 peuvent l'exciter.

L I N D A U.

Mais fais-tu bien que tu prêches dans la  
 plus grande perfection. Ah , bon Dieu , quel  
 abus de phrases & de mots ! Eh , mon cher  
 Stelheim , il étoit temps que tu nous revinsses ;  
 car ta tête se seroit aliénée ; tu aurois fini par  
 radoter comme ton vieux Kaïfmer.

*(Un détachement traverse le fond du théâ-  
 tre , pour relever les factionnaires ; on y voit  
 la Comtesse & Mikail en uniformes & sous les  
 armes : on pose la Comtesse en sentinelle auprès  
 du piquet , & l'on relève le soldat qui y mon-  
 toit la garde ; il suit , ainsi que Mikail , le reste  
 de la troupe qui s'éloigne au petit pas. La  
 Comtesse , restée seule à son poste , marche en*

E ij

*large de la scène ; en appercevant le Commandeur , elle fait un petit mouvement de joie & de surprise. Elle est à portée de tout voir ; mais ne peut rien entendre).*

## SCÈNE VII.

LE COMMANDEUR, LINDAU,  
VALTZ, LA COMTESSE *en sentinelle.*

VALTZ *au Commandeur.*

LAISSONS cela. J'ai à t'apprendre une nouvelle qui te fera grand plaisir , mon cher Stelheim. Ta sœur est ici depuis trois jours.

LE COMMANDEUR.

Ma sœur ! Ah, mon ami ! Et par quelle aventure ? Je suis au comble de la joie.

VALTZ.

Elle a voulu suivre son vieux époux. Ce brave Raindorf , malgré son âge , a voulu voir encore une fois l'ennemi. Il a consenti à ce que sa femme l'accompagnât , parcequ'il a partagé le desir qu'elle avoit de vous revoir.

LE COMMANDEUR.

Mon ami, conduis-moi près de ma sœur;  
je meurs d'impatience de l'embrasser.

VALTZ.

Elle te prévient : la voici.

---

---

**SCENE VIII.**

LE COMMANDEUR, LINDAU,  
VALTZ, LA COMTESSE *en sen-*  
*tinelle*, M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

---

LE COMMANDEUR à M<sup>me</sup> de Raindorf.

AH, ma chere Caroline, que je suis heu-  
reux de vous revoir !

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Stelheim, combien vous m'avez donné  
d'inquiétude ! Vous ne vous faites point d'idée  
de ce que j'ai souffert de n'être pas à portée  
de travailler moi-même au rétablissement de  
votre santé ; elle me paroît bien raffermie.  
Mon ami, dites-moi donc que je n'ai plus  
rien à craindre pour le plus aimé des freres.

E iij

## LE COMMANDEUR.

Si j'avois quelque inquiétude, elle seroit certainement détruite dans ce moment. Je vous vois, vous que j'aime plus que la vie. Puis-je me souvenir encore de ce que j'ai souffert ?

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

M. de Raindorf alloit partir pour la Cour, lorsqu'il apprit que votre grace étoit accordée. Il vouloit se jeter aux pieds du Roi qui ne l'auroit sûrement pas repoussé : il a eu tant de preuves de sa clémence & de sa bienveillance particulière !

LE COMMANDEUR.

Oui, ma sœur, il l'eût écouté avec bonté. Ce Monarque est trop grand pour dédaigner de tendre la main à ceux qui ont prodigué leur sang pour affermir ses Etats : il ne croit pas que la reconnoissance soit une vertu indigne des Rois.

V A L T Z.

Je suis assuré qu'il gémit de ne pas commander ici en personne : mais il est bien sûr du succès de la campagne. Notre Prince, ce fils chéri de la gloire, peut-il être vaincu ? Il est l'amour du soldat & la terreur de nos ennemis. La sagesse avec laquelle il dispose, & l'in-

trepidité qu'il met à exécuter, lui sont garants de la victoire.

LE COMMANDEUR.

Je vais dans un instant faire ma cour à ce Prince. Ses bontés pour moi me font regarder ce devoir comme un plaisir ; & sans celui que j'ai de revoir ma sœur, je serois déjà à ses pieds

V A L T Z.

Vous avez sans doute bien des choses à vous dire après une si longue séparation ; nous ne voulons pas retarder un entretien aussi intéressant pour tous deux ; nous vous laissons. Nous te demandons ensuite d'obtenir de Madame la permission de lui faire notre cour.

M<sup>me</sup> R A I N D O R F.

J'en serai charmée, Monsieur. Les amis de mon frere doivent être sûrs du plaisir que j'ai à les voir.

L I N D A U.

Madame, je suis à vos pieds. J'espère, Commandeur, que tu souperas ce soir avec nous : sans cela je te boude pour vingt-quatre heures.

LE COMMANDEUR.

J'encourrai ta colere ; car je n'espère pas le pouvoir : mais je te reverrai sûrement.

( *Valtz & Lindau sortent* ).

E iv

## SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE *en sentinelle*, M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

LE COMMANDEUR.

ENFIN, ma chere Caroline, me voilà seul avec vous : j'en avois grand besoin. Ma lettre ne vous a instruit que bien imparfaitement de

## SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE *en sentinelle*, M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

LE COMMANDEUR.

ENFIN, ma chere Caroline, me voilà seul avec vous ; j'en avois grand besoin. Vous ferez étonnée, ma sœur, de tout ce que j'ai à vous confier. J'ai bien souffert depuis notre dernière séparation, & les maux que je prévois sont encore au-dessus de ceux que j'éprouve.

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

J'attends avec une tendre impatience que vous m'ayez ouvert votre cœur : vous savez si votre sœur est votre amie.

la violence de mon amour. Eh comment aurois-je pu me défendre de me livrer à tous les sentimens que devoient m'inspirer les tendres soins que la Comtesse a daigné me prodiguer ?

---

## L E C O M M A N D E U R .

Il est inutile de vous rappeler l'événement affreux qui m'a forcé à fuir la sévérité des loix. Je ne pourrois me consoler des effets cruels de mon ressentiment si je ne me rappellois sa cause.

( *Mme de Raindorf se jette dans les bras de son frere* ).

## L E C O M M A N D E U R .

L'honneur m'a rendu barbare ; c'est lui qui a plongé mon épée dans le sein de mon camarade : la sienne l'a presque vengé , & mon sang s'est mêlé avec le sien. Forcé de fuir la sévérité des loix , mes gens me conduisoient le plus secrètement possible à la ville prochaine ; l'agitation de la route augmenta les douleurs que me causoient mes blessures , je perdis l'usage de mes sens : quand je le recouvrai , je ne vis autour de moi que des êtres absolument inconnus. Un vieillard d'une figure respectable étoit courbé sur mon lit avec l'air de l'intérêt & de la crainte ; près de lui étoit une créature céleste , un Dieu bienfaisant , une femme que j'eusse pris pour la Piété descendue du ciel , si les larmes qui couvroient ses joues & qui tomboient sur mes mains ne m'eussent prouvé que c'étoit une mortelle sensible. Elle daigna prodiguer ses soins à un malheureux inconnu qui avoit excité sa pitié ; l'émotion que je ressentis fut si violente que je perdis encore une fois

Ah, ma sœur, si vous l'aviez vu disputer à tout ce qui l'entouroit le droit de me secourir ! Vingt fois le soleil en se levant m'a retrouvé sans l'espoir de lui voir fournir sa carrière.

---

connoissance, & quand je revins à moi, mes yeux appesantis cherchèrent cette Divinité tutélaire. Je la revis, sa tendre humanité lui faisoit disputer à tout ce qui m'entouroit le droit de me secourir. Je luttai long-temps contre la mort ; vingt fois le soleil, en se levant, me trouva sans l'espérance de lui voir fournir sa carrière. Pendant tout ce temps ma généreuse bienfaitrice refusa même de se livrer au sommeil ; enfin le Ciel ne rejetta point les vœux que je formai pour conserver une vie, que je jurai de lui consacrer : tout danger disparut. Le dirai-je ? je regrettai mes périls ; en s'éloignant de moi, ils emportoient avec eux l'objet de mon culte & de ma reconnoissance. Dès que la Comtesse fut convaincue du rétablissement de ma santé, les égards succédèrent aux soins, & je ne vis plus que fort peu celle sans qui je ne pouvois plus vivre. Je fis des efforts inouis pour me traîner près d'elle & de son respectable pere ; le succès les couronna : enfin je recouvrai toutes mes forces & je les employai à tâcher de commander à la passion la plus violente qui ait jamais existé.

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Le désordre de votre imagination, mon cher Stelheim, ne vous a pas permis de me dire quelle est la

Pendant tout ce temps, ma généreuse bienfaitrice refusa même de se livrer au sommeil. Toutes les vertus sociales, tous les charmes extérieurs embellissent la plus séduisante des femmes. Ma sœur, je le vois, vous me croyez enthousiaste ; vous doutez peut-être de ce que la vérité me dicte : mais si vous connoissiez la Comtesse. . . . !

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

L'amour est rarement exempt de prévention :

---

Comtesse Est-elle libre ? de qui dépend-elle ? quels sont vos projets ? ne me cachez rien : êtes-vous aimé ? enfin quel est votre espoir ?

LE COMMANDEUR.

Mon espoir ! en est il pour moi ? La Comtesse est fille de l'homme généreux qui m'a accordé l'hospitalité ; elle est veuve d'un Officier distingué qui l'a laissée, à vingt ans, maîtresse d'une fortune honnête & plus que suffisante pour la vie retirée qu'elle a adoptée. Jamais le choc des passions n'a troublé son ame, elle semble fiere d'avoir su s'en défendre. Toutes les vertus sociales, tous les charmes extérieurs embellissent la plus séduisante des femmes. Elle daigne quelquefois descendre jusqu'à nous, parcequ'elle sent qu'il nous seroit impossible de nous élever jusqu'à elle. Ma sœur, je le vois, vous me croyez enthousiaste ; vous doutez peut-être de ce que la vérité me dicte : mais si vous connoissiez la Comtesse. . . . †

mais je veux te croire. Réponds-moi seulement. As-tu su plaire à la Comtesse ?

LE COMMANDEUR.

Lui plaire ! Ah , ma sœur , je suis bien loin de l'espérer. Elle avoit pour moi de la bonté , de la déférence ; ses yeux s'attachoient quelquefois sur les miens avec complaisance. Si je l'eusse moins connue , je me serois peut-être flatté : mais je vis bientôt qu'elle ne faisoit que s'applaudir de ses bienfaits, qu'elle jouissoit de toute la reconnoissance qu'elle étoit sûre de m'inspirer. Trop convaincu de lui déplaire par l'aveu de mon amour , je l'ai condamné au silence : mais je n'ai pu me contraindre que jusqu'au moment où je me suis séparé d'elle : dans cet instant affreux mon courage m'a abandonné ; j'ai voulu qu'elle fût que je mourrois en l'adorant. Elle a reçu ma lettre au moment où je montois dans ma chaise. Je me suis soustrait à la consolation ou au désespoir de savoir ce qu'elle pense. Peut-être suis-je l'objet de sa colere , & quand je le ferois de sa pitié , mon sort n'en seroit pas plus doux. Tout est fini pour moi.

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Ne te livre point au découragement. Tout

n'est peut-être pas désespéré. Ecoute ta sœur, ton amie. Ce que tu m'as dit, l'impression que fait presque toujours un sentiment vrai ; tout me fait juger que la Comtesse n'est pas insensible.

LE COMMANDEUR.

Quoi ! ma sœur ! vous présumez.... ? Ah ! ne vous jouez pas de ma foiblesse. Songez que l'espoir que j'aurois conçu deviendrait mon plus grand supplice, si je ne pouvois le conserver. Parlez-moi, dites que vous croyez qu'elle m'aime. Vous le croyez !.... Mais, hélas, où me laisserois-je égarer ? Que me serviroit cette certitude, puisque je ne puis être à elle ?

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Eh pourquoi ne pouvez-vous pas être à elle, si elle partage votre amour ?

LE COMMANDEUR.

Mais l'ordre dans lequel je suis.

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

N'est-il point d'exemple que le Roi, qui s'en est fait nommer Grand-Maître, n'ait relevé de leurs vœux ceux qu'il a voulu favoriser ? Ses bontés pour notre famille nous laissent plus d'espoir d'obtenir cette grâce qu'à qui que ce soit.

LE COMMANDEUR.

Quand je serois assez heureux pour mériter cette faveur , croyez-vous que j'osasse m'offrir à la Comtesse avec le peu de fortune que je possède ? Soutiendrois-je l'idée de lui être à charge ?

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Eh peut-on l'être à ceux qui nous aiment véritablement ?

LE COMMANDEUR.

Quand je pourrois m'y résoudre , croyez-vous que son pere y consentît ? Il a de la bonté pour moi ; mais il ne donneroit jamais les mains à un mariage dont les fruits malheureux languiroient sans fortune , & par conséquent sans considération : car il ne faut pas s'aveugler , l'un est presque toujours dépendant de l'autre. Non , vous dis-je , il n'y a point d'espoir. Je vais traîner loin d'elle une vie malheureuse & languissante ; j'appellerai la mort : puisse-t elle n'être pas long-temps sourde à mes cris !

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Tu veux mourir, Stelheim ! Tu ne comptes donc pour rien l'amitié, la tendre amitié d'une sœur qui n'existe que pour toi ? Ingrat ! je vais te donner une preuve de ce sentiment que

tu méconnois, & qui fait le charme de ma vie. Ton peu de fortune est le seul obstacle à ton hymen ; je me flatte de le lever : l'âge avancé de mon époux ne me laisse point d'espoir de lui donner des héritiers ; il t'aime presque autant que moi, ses biens sont immenses, & je suis sûre de le décider à te les assurer, en faveur de ce mariage. C'est aussi lui qui se jettera aux pieds du Roi pour obtenir la nullité de tes vœux : je me charge de tout, ton bonheur sera mon ouvrage.

LE COMMANDEUR.

Je ne sais où je suis ! T'ai-je bien entendu ?  
Ah, je tombe à tes pieds.

*(Il se jette aux genoux de Madame de Raindorf) :*  
C'est-là que je dois adorer ta tendresse & ta bonté. Oui, tu me rends à la vie : laisse-moi arroser tes mains des larmes de la joie & de la reconnoissance.

*( Il lui prend les mains & les lui baise à plusieurs reprises. La Comtesse, dont la jalousie s'est accrue par degrés, ne pouvant soutenir ce spectacle, jette son fusil avec colere & sort d'un air indigné ; on sonne aussi-tôt l'alarme, on bat la générale & l'on court après elle ).*

## SCENE X.

LE COMMANDEUR,  
M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

LE COMMANDEUR *se relève précipitamment.*

M<sup>me</sup> DE RAINDORF, *effrayée du bruit.*

AH, qu'est-ce que j'entends?

LE COMMANDEUR.

Rassurez-vous, mon amie : c'est sûrement quelque malheureux déserteur. Je le plains, les ordonnances sont rigoureuses. Viens, ma chère Caroline, allons trouver M. de Raindorf. Tu m'as fait entrevoir le bonheur, tu dois pardonner à mon impatience.

M<sup>me</sup> DE RAINDORF.

Allons ; quand je travaille à assurer ta félicité, crois-tu que je puisse me permettre quelque délai ?

( *Ils sortent* ).

*Fin du second Acte.*



ACTE III.

---



---

 ACTE III.
 

---

SCENE I<sup>re</sup>.

LA COMTESSE *enchaînée, conduite par*  
 DEUX CAVALIERS *de Marechauf-*  
*sée & suivie de PLUSIEURS SOLDATS.*

---

LA COMTESSE *& son escorte marchent dans*  
*le plus profond silence ; elle*  
*s'apperçoit qu'on la mene*  
*auprès de la tente du Com-*  
*mandeur & veut s'en éloigner*  
*avec précipitation.*

UN CAVALIER *la retenant.*

HALTE-LA, jeune homme ! il n'y a pas  
 moyen de vous sauver. Mais est-ce que vous  
 avez le diable au corps ? Quitter votre poste !  
 Est-ce qu'on ne vous a pas lu les Ordonnances ?  
 La tête cassée pour la première fois, cela cor-  
 rige.

UN AUTRE CAVALIER.

Il espéroit apparemment qu'on ne le recon-

F

noïtroit pas ; car il se dépêchoit d'arracher son uniforme & d'ôter sa cocarde : mais de ces finesses-là nous n'en sommes pas dupes , nous autres. Je vous fens un déserteur d'une lieue à la ronde.

LA COMTESSE.

Je ne voulois pas m'échapper.

LE 1<sup>er</sup> CAVALIER.

Quelque sot vous croiroit : mais qui est-ce qui ne fuit pas la mort ?

LA COMTESSE.

Celui qui la desire. Messieurs , ne seroit-il pas possible que l'on me conduisît ailleurs ? Mettez-moi dans un cachot , s'il le faut : mais ne me laissez pas ici.

LE 1<sup>er</sup> CAVALIER.

Etes-vous fou ? Vous êtes ici au piquet : il faut que vous y restiez jusqu'à ce que l'on vous mene au Conseil de Guerre. Tranquillisez-vous ; vous n'y coucherez pas.

*( Pendant que deux soldats se mettent à jouer auprès de la Comtesse , les Cavaliers de Maréchaussée l'attachent au piquet , & sortent ).*



## SCENE II.

LA COMTESSE *enchaînée au piquet*,  
PLUSIEURS SOLDATS.

LA COMTESSE.

VOILA donc où m'a entraînée la plus violente des passions!

UN SOLDAT.

Ah! tu étois amoureux! Ça t'a fait faire quelques sottises.

LA COMTESSE.

Peut-on être plus indignement trahie? Je lui sacrifiois tout. Ma réputation, le repos de mon pere. Ah, pere malheureux: mais tu souffriras moins de ma mort que tu ne souffrirais de mon déshonneur.

LE SOLDAT.

Pourquoi donc déshonneur? La tête cassée, ça ne déshonore pas.

LA COMTESSE.

Mais quelle est cette femme?

LE SOLDAT.

Bas! elles sont toutes comme ça.

F ij

LA COMTESSE.

Eh, que m'importe l'objet ! Je suis trompée par le plus faux, par le plus odieux des hommes.

LE SOLDAT à son camarade.

Il y a un rival.

LA COMTESSE.

Dût-il ignorer à jamais le sacrifice dont il étoit si peu digne ; mourons : oui, je le veux, la mort est mon seul espoir.

LE SOLDAT

Cela s'appelle prendre son parti. Il faut bien qu'il s'y décide.

LA COMTESSE.

Mais pour que ses vains regrets soient son premier supplice, qu'il apprenne à la fois ma foiblesse & ma mort. Si tu n'es pas un monstre, si jamais la pitié s'est fait sentir à ton ame, tu frémeras en contemplant ton ouvrage.

(Aux Soldats qui jouent).

Permettez-vous, camarades... ?

(Elle prend une écritoire & du papier sur la table).

LE SOLDAT.

Avec plaisir, Monsieur.

LA COMTESSE.

Je vous remercie.

ACTE III.

33

(*Elle écrit sur la pierre où elle est attachée, & dit, en s'interrompant*).

Tu me plaindras, sans doute.

LE SOLDAT.

Comptez sur ça ; les femmes pleurent à commandement.

LA COMTESSE.

Tu haïras peut-être l'indigne objet qui t'a rendu coupable.

LE SOLDAT.

Oh, oui, elle finira par en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi m'avoir trompée ?

LE SOLDAT.

Eh, qu'est-ce qu'elle avoit de mieux à faire ?

LA COMTESSE, *écrivant*.

« Adieu, pour la dernière fois, je te laisse.... »

LE SOLDAT.

Ah, c'est son testament, apparemment.

LA COMTESSE *ploie sa lettre & la met dans son sein. Arrive le détachement qui vient la prendre pour la conduire au Conseil de Guerre.*



F iij

## SCENE III.

LA COMTESSE, UN OFFICIER,  
PLUSIEURS SOLDATS.

LE SOLDAT à la Comtesse.

TENEZ, v'là qu'on vient vous chercher. Je  
vous ai bien dit que ça ne seroit pas long.

L'OFFICIER à la Comtesse.

Il faut me suivre.

(On la détache & on l'emmené).

## SCENE IV.

PLUSIEURS SOLDATS.

LE SOLDAT.

C'EST quelque jeune homme de famille qui  
se fera fait soldat par amour. Il me faisoit de  
la peine avec toutes ses lamentations.



## SCENE V.

LE GÉNÉRAL, UN LAQUAIS,  
PLUSIEURS SOLDATS.

LE GÉNÉRAL *aux Soldats qui jouent.*

CAMARADES, enseignez-moi quelle est  
la tente du Colonel Stelheim.

LE SOLDAT.

Excellence, c'est celle-là.

LE LAQUAIS *s'approche de la tente du  
Commandeur, y regarde,  
& dit :*

M. le Commandeur n'est pas chez lui.

LE SOLDAT.

Si Votre Excellence desire le voir, j'irai  
l'en prévenir.

LE GÉNÉRAL.

Vous me ferez plaisir.

*(Les Soldats sortent, ainsi que le Laquais).*



## SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL *seul.*

HOMME lâche & méprisable, tu as abusé de ma confiance; tu as violé les droits de l'hospitalité. Ne crois pas que je supporte mon opprobre sans en tirer vengeance. Fille aussi malheureuse que coupable, vous vous êtes laissée séduire; vous avez abandonné le plus tendre des pères; vous n'avez pas craint de lui donner la mort. Et vous, trop crédule amie, vous me faites l'aveu de sa faiblesse: mais dans quel temps? Quand je ne puis plus que venger mon affront, & qu'il est trop tard pour le prévenir.

## SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, LE COMMANDÉUR.

LE GÉNÉRAL.

APPROCHE, homme ingrat, vil suborneur! Qu'as-tu fait de ma fille? Rends-la moi, & t'apprête à défendre ta vie.

LE COMMANDEUR.

Que dites-vous, Monsieur ? Votre fille !  
Moi !.... Jamais.... Je n'ai pas la force de  
vous répondre.

LE GÉNÉRAL.

Tu te troubles ! La honte te ferme la bouche : mais tes vains remords ne peuvent te sauver ; viens me donner la mort ou la recevoir.

LE COMMANDEUR.

La foudre m'a frappé. Qu'est-il arrivé ?  
Qu'ai-je fait ? Moi , que je plonge mon épée  
dans votre sein ! Ah, que je meure plutôt à  
vos pieds !

( *Il se met à genoux.* )

LE GÉNÉRAL *le relevant avec violence.*

Jeune homme, vous insultez à mes cheveux blancs ; vous refusez de vous mesurer avec moi : vous croyez me déshonorer impunément ! Pendant quarante ans j'ai prodigué mon sang pour ma patrie. Ce reste glacé, qui coule dans mes veines, je le répandrai pour laver ma honte. Regarde ce front que soixante hivers ont sillonné, jamais je ne l'ai senti rougir. Ingrat, c'est par toi que je le vois couvert d'opprobre. Je t'ai ouvert mon sein.

Le plus tendre des peres t'eût-il prodigué plus de soins ? Je te croyois vertueux , je m'applaudissois de t'avoir rendu à la vie , & tu as empoisonné la mienne. Dis-moi , ô le plus faux des hommes , de quelles armes tu t'es servi pour séduire une femme vertueuse ; pour lui faire oublier en un instant ses devoirs , sa réputation , ce qu'elle doit à sa famille. Réponds , séducteur , où caches-tu la méprisable complice de ton ingratitude & de ta perfidie ?

LE COMMANDEUR.

Je vous écoute , Monsieur. Les expressions de votre ressentiment frappent mon oreille ; mais mon cœur , glacé de crainte & d'étonnement , ne peut ni vous répondre , ni vous entendre ; je vous jure par l'honneur , qui me fut toujours sacré , que vos bontés sont sans cesse présentes à mon ame , que s'il falloit sacrifier mille fois ma vie pour conserver la vôtre , je n'hésiterois pas un seul instant : mais daignez vous expliquer. Les noms de séducteur , d'ingrat , de perfide ; par où les ai-je mérités ? Oui , j'adore la Comtesse ; mais mon amour n'a pu l'offenser , puisque je n'ai pas même osé lui en faire l'aveu. Si c'est par-là que je mérite votre colere , je consens à en supporter

les effets ; mais gardez-vous de confondre la plus estimable des femmes avec l'homme malheureux qui l'aimera toute sa vie. Elle n'a point oublié ce qu'elle se devoit ; elle n'a point parragé ma tendresse ; je vous le jure encore par tout ce qui existe de plus saint & de plus sacré.

LE GÉNÉRAL *lui remettant la lettre de la Baronne.*

Lis, perfide, & juge si je peux t'en croire.

LE COMMANDEUR *lisant.*

« Comment vous déclarer , Monsieur , la  
 » foiblesse de ma malheureuse amie ? Je me  
 » suis prêtée , sans le savoir , à sa démarche  
 » imprudente. La Comtesse ne m'a suivie que  
 » jusqu'à une petite lieue de votre Château :  
 » elle a remis à un de mes gens , qui l'a bien-  
 » tôt après perdue de vue , un billet dont je  
 » vous envoie la copie. Faites de cet avis l'u-  
 » sage que vous croirez devoir en faire ; mais  
 » plaignez Henriette , & songez que la sévé-  
 » rité ne produiroit peut-être qu'un écla-  
 » dangereux.

(*Billet de la Comtesse.*).

« Pardonne-moi de t'avoir trompé , Sophie.  
 » J'ai redouté l'ascendant que veut prendre

» une ame froide sur une tête exaltée ; j'ai  
 » craint tes reproches. Je me livre à ma mal-  
 » heureuse destinée ; je m'attache aux pas de  
 » Stelheim, je ne pouvois vivre loin de lui :  
 » livrée aux plus cruelles inquiétudes, peut-  
 » être sous peu de jours ferai-je plus calme,  
 » plus maîtresse de moi : tu me reverras alors.  
 » Adieu, Sophie ; prends soin de ma gloire,  
 » & crois que je ne ferai rien qui puisse la  
 » ternir ».

LE GÉNÉRAL.

Hé bien, qu'avez-vous à répondre ?

LE COMMANDEUR.

Ai-je bien lu ? Henriette, j'aurois pu vous  
 plaire ! O le plus respectable des hommes,  
 daignez m'entendre. Je ne suis point un in-  
 grat, un monstre, un séducteur. Croyez que  
 l'honneur a sur mon ame des droits aussi puis-  
 sants que sur la vôtre. J'ose ici l'attester, que  
 j'apprends dans ce moment ce que j'aurois  
 donné ma vie pour savoir un instant plutôt.  
 Il y a une heure, à cette même place, je pleu-  
 rois dans le sein de ma sœur, je lui confiois  
 mon malheureux amour, je me plaignois de  
 l'indifférence de la Comtesse, elle s'est attendrie  
 sur mon sort, enfin elle m'a laissé entrevoir un

rayon d'espérance. Vous pouvez savoir d'elle ce que je vous jure ici. Je ne l'ai quittée que pour voler dans vos bras ; j'étois loin de penser.... Mon pere, ne repoussez pas la vérité, qui doit arriver jusqu'à votre cœur. Regardez-moi, je n'ai pas l'air d'un imposteur.

LE GÉNÉRAL.

Mais comment puis-je vous croire ? Ma fille a disparu, son amie l'accuse.

LE COMMANDEUR.

Ah, Monsieur, cette amie n'est-elle point perfide ? Est-il sûr d'ailleurs que cette lettre soit de son écriture ? Je ne fais ; mais tout cela me paroît inexplicable.

LE GÉNÉRAL.

Mais ma fille n'est pas chez Madame de Birlhem : vous me trompez, Stelheim, vous savez quel est le lieu qu'elle habite.

LE COMMANDEUR.

Daignez me suivre. Venez apprendre de ma sœur votre erreur & mon innocence, peut-être nous donnera-t-elle quelques conseils qui nous ouvriront les yeux sur la démarche de la Comtesse. Mais gardons-nous de la divulguer : elle ne peut être coupable ; il ne

faut pas même qu'elle soit soupçonnée. Venez, Monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Par quel charme me laissé-je entraîner ? Je tiens, je lis la preuve de sa perfidie, & je balance à le croire coupable. Stelheim, frémissez de me tromper ; n'abusez pas de l'empire que prend sur mon ame la vérité que vous attestez. Je vous suis, je me livre à vous : mais si vous osiez m'en imposer, ma vengeance seroit d'autant plus terrible, que j'en ai suspendu les effets.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je m'abandonne à votre colere, si vous croyez encore que je la mérite après les éclaircissements que vous allez avoir. Venez, mon pere, vous ne fongez pas assez aux périls que peut courir la Comtesse. On se trompe sans doute sur le motif de sa fuite : mais elle a disparu, il ne faut pas perdre un instant pour retrouver sa trace. Allons donner des ordres pour que l'on fasse aux environs du Camp les perquisitions les plus scrupuleuses. Je ne vous quitterai pas, Monsieur, & je vous verrai gémir sans doute de vos injustes soupçons.

LE GÉNÉRAL.

Si je ne suis pas le plus trompé des hommes,

ACTE III. 25

en ferai-je moins le plus malheureux des peres ?

(*Ils sortent*).

---

---

SCENE VIII.

LA COMTESSE, UN OFFICIER  
ET PLUSIEURS SOLDATS *qui*  
*la ramènent du Conseil de Guerre.*

---

L'OFFICIER.

Vous êtes condamné, jeune homme. Vous n'avez pas demandé de grâce particulière au Conseil : n'avez-vous pas de prière à me faire, avant qu'on vous mene au supplice ? Je ne dois pas vous y conduire, & je ferai bien aise de vous obliger.

LA COMTESSE.

Vous le pouvez, Monsieur.  
(*Elle tire sa lettre de son sein*).  
Quand je ne serai plus, faites-moi l'amitié de remettre cette lettre à M. le Commandeur Stelheim.

L'OFFICIER.

Très volontiers : mais si vous connoissiez

particulièrement votre Colonel, comment avez-vous fait la folie de quitter votre poste? Vous saviez que l'Ordonnance y étoit formelle.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, en fuyant je savois que je courois à la mort; je la reçois sans regret.

L'OFFICIER.

Vous êtes bien jeune! Comment haïssez-vous la vie? Vous n'en avez pas encore connu les peines ou les plaisirs.

LA COMTESSE.

Il est des maux qui nous la font regarder comme un fardeau.

L'OFFICIER.

Vous m'étonnez! à peine encore forti de l'enfance, quelle raison a pu vous faire fuir des bras paternels?

LA COMTESSE *se couvrant le visage de ses mains.*

O mon pere!

L'OFFICIER.

Vous avez encore votre pere; je le plains, s'il apprend votre sort.

LA COMTESSE.

Puisse-t-il à jamais l'ignorer! Monsieur, ayez

ayez pitié de moi ; ne m'accablez pas d'un souvenir qui me déchire. Je vais mourir, il le faut ; je le veux : laissez-moi mon courage, je le dois à mes malheurs. L'image de ceux où je vais précipiter les êtres qui s'intéressent à ma déplorable existence déchire mon cœur : je ne soutiendrois pas ce premier supplice.

L'OFFICIER.

Je vous plains, jeune homme. Est-ce l'amour qui vous a plongé dans ce cruel égarement ?

LA COMTESSE.

L'amour ! l'amour ! Homme barbare, laissez-moi mon secret.

*(Aux Soldats).*

Qu'on me mene au supplice.

L'OFFICIER.

Vous me touchez !.. Soyez sûr de mon exactitude à rendre la lettre dont vous me chargez.

LA COMTESSE *fait quelques pas, & revient.*

Monsieur, je vous demande encore une marque de bonté. Je me suis engagée avec un homme qui m'étoit attaché. Il viendra sans doute, dès qu'il sera libre, demander ce que je suis devenue. Dites-lui, de ma part, qu'il retourne d'où nous venons, & que, si jamais

G

il a eu de l'amitié pour moi , il garde le plus profond secret sur toute mon aventure. Daignez vous souvenir de tout ce que je vous dis là , & remettez à mon camarade cette bague.

( *Regardant la tente du Commandeur* ).

C'en est donc fait !

( *On l'emmene* ).

## SCENE IX.

L'OFFICIER, PLUSIEURS  
SOLDATS *dont quelques uns se  
mettent à boire.*

L'OFFICIER *à part.*

IL m'a fait quelque impression ; il est sûrement bien né, ce jeune homme. Que ses parents sont à plaindre ! Quelque passion malheureuse.... Que nous sommes fous !... je veux attendre ici M. de Stelheim , pour lui remettre la lettre dont je suis chargé. En vérité , j'ai le cœur ferré.



## SCÈNE X.

L'OFFICIER, MIKAIL *un peu gris*, PLUSIEURS SOLDATS.

MIKAIL à un des Soldats qui boivent.

BON jour, camarade ; qu'est-ce que vous avez donc fait de mon neveu ?

LE SOLDAT.

Qu'est-ce que c'est que votre neveu ?

MIKAIL.

Ah, pardi ! c'est ce jeune homme qui s'est engagé ce matin avec moi dans le Régiment de Stelheim : un beau brun.

LE SOLDAT.

Un jeune homme dont le nom de guerre est Sans regret ?

MIKAIL.

Justement : on nous a campés tous deux en sentinelle en arrivant, & je ne l'ai pas vu depuis.

LE SOLDAT.

Ah, lui ! Si vous voulez lui faire vos adieux, vous n'avez pas de temps à perdre.

G ij

C'est un vivant qui ne vouloit pas moisir dans le Régiment. Il a quitté son poste : on vient de l'arrêter. Tenez, voilà qu'on l'emmena.

(MIKAIL sort dans le plus grand désordre).

---

## SCENE XI.

L'OFFICIER, PLUSIEURS SOLDATS.

---

LE SOLDAT.

QU'IL prenne garde à lui ; car on va le guetter à coup sûr , & pareille aventure pourroit bien lui arriver.

(Il sort avec ses camarades).

---

## SCENE XII.

L'OFFICIER, LE GÉNÉRAL,  
LE COMMANDEUR.

---

LE COMMANDEUR au Général.

QUE je vous plains , Monsieur ! Vous éprouvez des inquiétudes bien cruelles : mais Je mérite aussi votre pitié.

## LE GÉNÉRAL.

Je vous ai offensé, Stelheim; vous avez la générosité de me pardonner. Cet effort est digne de vous : mais vous êtes vengé. Un homme d'honneur qui en accuse légèrement un autre, est bien plus humilié que lui lorsque tout est éclairci. Mais dites-moi ce que vous pensez de la démarche de ma fille : toutes nos perquisitions ont été vaines. Qu'est-elle devenue ? Madame de Birlhem m'auroit-elle trompé, ou le seroit-elle à son tour ? Combien la foiblesse d'une amie est dangereuse !

L'OFFICIER *au Commandeur.*

Mon Colonel, voilà une lettre que j'ai promis de vous rendre. Elle est d'un malheureux Déserteur de votre Régiment.

( *Il sort.* )

## SCENE XIII.

LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

QUE me veut-il ? Je ne puis rien pour lui.

G iij

LE GÉNÉRAL.

Lisez, mon ami, c'est un infortuné. Vous avez des chagrins : comment n'êtes-vous pas sensible aux malheurs d'autrui ?

LE COMMANDEUR *poussant un cri lamentable après avoir lu.*

Ah, mon pere ! C'en est fait. La Comtesse... ! Arrêtez.... Ah, Dieu, n'est-il plus d'espérance ?

(*Il sort, & laisse la lettre entre les mains du Général*).

## SCENE XIV.

LE GÉNÉRAL *seul.*

QUE veut-il dire ? Mon sang est glacé. Quelle est donc cette lettre ? C'est l'écriture de ma fille !

(*Il lit*).

« Au moment où vous recevrez cette lettre  
 « je ne serai plus. Homme perfide ! vous m'avez  
 « trompée par l'aveu d'un sentiment que votre cœur  
 « n'étoit pas digne d'éprouver ; les ames viles sont  
 « sans énergie. Je ne rougis pas, ô le plus faux des

» hommes, d'avouer que je t'adorois, que je n'ai pu  
 » soutenir l'idée de vivre loin de toi. Au moment où  
 » tu m'as abandonnée j'ai volé sur tes pas. Sourde  
 » aux représentations de l'amitié, aux cris de la  
 » nature, j'ai tout quitté pour te suivre. Tu devois  
 » l'ignorer ; je voulois sacrifier beaucoup à l'amour :  
 » mais je ne pus me résoudre à lui sacrifier l'hon-  
 » neur. Mes yeux ont été les témoins de ton crime  
 » & de ma honte. Je t'ai vu, perfide, aux pieds  
 » de ma rivale ; je n'ai pu soutenir ce spec-  
 » tacle odieux, j'ai fui, & l'on m'a condamnée à la  
 » mort. Je pouvois m'y soustraire en avouant qui je  
 » suis : mais, en me découvrant, je mettois ma  
 » honte au jour, j'entraînois mon malheureux pere  
 » dans l'opprobre où je me suis plongée : j'emporte  
 » mon secret dans la tombe. Adieu, Stelheim, fré-  
 » mis en apprenant l'abîme où m'a précipitée ma ten-  
 » dresse pour toi. Si tu es digne d'éprouver des re-  
 » mords, ils seront mes vengeurs. Oui, si tu es  
 » sensible, ton supplice a commencé : mon  
 » sang retombe sur ton cœur.

(Après avoir lu).

Ah ! pere malheureux !

(Il est abîmé dans sa douleur, & se laisse tomber sur un siege qui est près d'une table à la droite du Théâtre).

## SCENE X V.

LE GÉNÉRAL, VALTZ, MIKAIL.

*MIKAIL au Général.*

O mon Maître, rassurez-vous. Je l'ai fautive. Demandez à ce brave Officier.....

*VALTZ au Général.*

C'est à lui, Monsieur, que vous allez devoir le bonheur de revoir la Comtesse. Elle étoit au milieu de nous : à son courage, à la fermeté avec laquelle elle voyoit les apprêts de sa mort, qui auroit pu deviner son sexe ? Déjà ses yeux étoient couverts du bandeau fatal ; on entend des cris déchirants : « Arrêtez ! c'est une femme ; c'est ma maîtresse ! » C'est la fille du Général Kaifner ! Arrêtez ! » Mes camarades, ne tirez pas ; tournez plutôt vos fusils sur moi ». Le Major fait signe de suspendre : on interroge ce soldat : il nous raconte une partie de l'aventure de notre prétendu déserteur. On court à lui : mais la nature avoit repris ses droits ; la Comtesse étoit

fans connoissance. Nous faisons tous nos efforts pour la rendre à la vie , lorsque Stelheim arrive dans un état difficile à décrire ; il avoit l'air d'échapper au supplice qui avoit été préparé pour ce qu'il aime : Madame de Raindorf, qu'il avoit rencontrée, l'accompagnoit, non moins éperdue que lui : tous deux ont réuni leurs efforts , & la Comtesse, en un instant s'est vue passer des bras de la mort dans ceux de l'amour & de l'amitié.

---



---

### SCENE DERNIERE.

LE GÉNÉRAL, VALTZ, MIKAIL ;  
 LA COMTESSE, M<sup>me</sup> DE RAIN-  
 DORF, LE COMMANDEUR,  
 LINDAU, PLUSIEURS BAS-  
 OFFICIERS ET SOLDATS.

---

LA COMTESSE *se jettant aux pieds*  
*du Général.*

O mon pere ! ne m'accablez pas de votre colere.

Ma fille ( je suis donc encore pere ), vient dans mes bras !

*( Elle veut s'y jeter , il la repousse ).*

Arrêtez, Madame ; vous vous êtes déshonorée par un éclat qui doit vous couvrir de honte : je ne veux pas la partager ; vous ne m'êtes plus rien. Gardez-vous de prononcer mon nom, en articulant celui de pere. Plût au ciel que je ne l'eusse jamais été !

LA COMTESSE *embrassant les genoux du Général.*

Mon pere ! mon pere ! Otez-moi donc aussi la vie.

M<sup>me</sup> DE RAINDORF, *la relevant, au Général.*

Ah ! Monsieur, ne foyez point inexorable. M. de Raindorf consent à assurer à mon frere

M<sup>me</sup> DE RAINDORF, *la relevant, au Général.*

Faites-moi la grace de m'entendre, Monsieur. La Comtesse s'est rendue coupable par une démarche imprudente : mais elle a été entraînée par un sentiment invincible. Je suis la cause, bien innocente, de ses derniers malheurs. C'est moi qu'elle a crue sa rivale ; sa prévention ne lui a pas permis de distin-

sa fortune & la mienne en faveur de ce mariage. Le Prince, aux pieds de qui je viens de me jeter, m'a donné sa parole d'obtenir du Roi qu'il fût relevé de ses vœux : rien ne doit plus s'opposer à leur bonheur.

LE COMMANDEUR *se jettant aux pieds du Général.*

Ah ! Monsieur, permettez - moi de vous nommer mon pere. Vous savez si mon respect & ma tendresse avoient devancé cet instant.

LE GÉNÉRAL *l'embrassant.*

Oui, Stelheim, tu seras mon fils.

(*A la Comtesse.*)

Et vous, femme plus foible que coupable ; venez dans les bras de votre pere.

guer les ~~mouvements~~ de la nature de ceux de l'amour. Je veux réparer des maux qui sont mon ouvrage. J'offre, au nom de Monsieur de Raindorf, d'assurer à mon frere sa fortune & la mienne ; vous savez qu'elle est considérable. Monsieur de Stelheim quitte l'Ordre Teutonique : le Prince, aux pieds de qui je viens de me jeter, m'a donné sa parole d'obtenir du Roi qu'il fût relevé de ses vœux. Rien ne doit plus s'opposer à son bonheur & à celui de la Comtesse si vous daignez accorder votre aveu. Permettez-moi d'ajouter qu'après l'éclat qui vient de se passer, il ne vous est guere permis d'hésiter.

108 HENRIETTE, ACTE III.

( *Au Commandeur* ).

Tu ne me l'enleveras pas, Stelheim ; vous vivrez tous deux auprès de moi.

( *A la Comtesse* ).

Ma fille, quelle journée ! Puisse nous tous l'oublier : tous , excepté ton époux. Si elle donne mauvaise opinion de ta tête , elle doit du moins prouver pour ton cœur. Ta conduite sera excusée , si l'on fait apprécier l'un , & que l'on fasse grâce à l'autre. Allons , mes enfants , venez porter votre reconnaissance aux pieds du meilleur des Princes ; & puis , nous irons tous embrasser mon vieux ami Raindorf.

F I N.

---

Lu & approuvé, S U A R D.

Vu l'approbation . permis d'imprimer. A Paris ;  
cc 9 Avril 1782. LENOIR.







RQ  
2023  
R42 H3

THE LIBRARY  
UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
Santa Barbara

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE  
STAMPED BELOW.

Series 9482

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 797 066 8



